LE

JUIF ERRANT,

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES,

ET

UN ÉPILOGUE,

AVEC CHŒURS NOUVEAUX,

De MM. Merville et Mallian,

MUSIQUE DE M. PARIS,

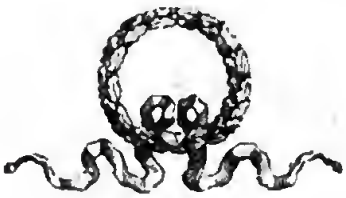
DÉCORS DE MM. DESFONTAINES, DEVOIR ET POURCHET,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 31 juillet 1834.

PRIX : 2 fr.

Biblioteca Nazionale NAPOLI



PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-ANTOINE, N° 12;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1834

67267

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ISAAC AHASVERUS	MM.	FRANCISQUE.
SATAN		SAINT-ERNEST.
SIMON		CONSTANT.
L'ARCHANGE MICHEL		GUYON.
BARABBAS BARBATUS BARBARA MARQUIS DE NÉRI LE DERNIER DESCENDANT DE BARABBAS.		MONTIGNY.
RENAUD DE BAR, chef des Albigeois JEAN DUBARRY		ALBERT.
LOUIS XV		FOSSE.
LE COADJUTEUR DE STRASBOURG		FRANCISQUE Je.
M. DE SARTINE		BARBIER.
MANASSÈS		ANDRÉ CULLIER.
PROCHORE le diacre		THÉNARD.
ÉLYMAS le mage		ÉMILE.
PLUCK, maître des cérémonies dans l'enfer		ALFRED GUILLUY.
ARIEL, ménétrier de l'enfer		
NAPOLÉON		ÉMILE.
FRANKLIN		ALEXANDRE.
MARC-AURÈLE		LÉON.
LE TEMS		LAPLEINE.
L'ENVIE		FRANÇOIS.
ESTHER	Mmes	THÉODORINE.
NOÉMA		PETIT.
RACHEL		DESPREZ.
Mme DUBARRY		CLORINDE.
Mme DE POMPADOUR		MATHILDE.
LE PETIT DIABLE LILITH		MARIA.
LA MORT		HONORINE.
LA LUXURE		LÉONIE MANTEAU.
LA GOURMANDISE		IRMA.
LA COLÈRE		LAURE.
LA PARESSE		ÉLOÏSE.
L'ORGUEIL		ADÈLE.

JUIFS, CHRÉTIENS, ROMAINS, ALBIGEOIS, INQUISITEURS, BOURREAUX, SOLDATS, SEIGNEURS, DAMES, PAGES ET VALETS DE LA COUR DE LOUIS XV; DÉMONS, ANGES, JEUNES ET VIEILLES SORCIÈRES.

DANSE.

UN SORCIER	M.	ALEXANDRE.
UNE SORCIÈRE	Mlle	SOPHIE.

Imprimerie de PROSPER DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.

LE JUIF ERRANT,

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

A Jérusalem, le jour de la mort de Jésus-Christ. — Le théâtre représente une salle basse.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN LÉVITE, CHOEUR DE LÉVITES ET DE JEUNES FILLES; *un peu après*, NOEMA, ISAAC, RACHEL, UNE MATRONE.

CHŒUR.

Honneur, honneur, honneur,
A l'épouse féconde!
Maître puissant du monde,
Veille sur son bonheur!

LE LÉVITE, *tenant à la main un bâton pastoral.*

Les semaines sont expirées;
Jeune mère, prépare-toi!
Viens entre nos vierges sacrées,
Viens observer l'antique loi!

UNE JEUNE FILLE.

Offre des blanches tourterelles
Le sang pur sur l'autel versé;
Que le péché soit effacé,
Et redeviens pure comme elles.

(Les autres entrent. Noéma est vêtue d'une tunique grise, et voilée. Elle présente au lévite une cage où sont deux tourterelles blanches; celui-ci remet la cage à un enfant, qui la prend sur sa tête. La matrone porte une manne converte.)

CHŒUR.

Honneur, etc.

ISAAC, *à Noéma, au moment où elle va pour se mettre en marche.* Va hautement confesser la foi de nos pères, et reviens sainte et purifiée à celui qui t'aime cent fois plus que lui-même.

LA MATRONE, *en découvrant la manne.* Embrassez votre enfant.

ISAAC. (*Il l'embrasse.*) Ma fille! (*A Noéma.*) Donne-moi aussi ton front: pour ton époux, tu n'as jamais cessé d'être la plus pure comme la plus chaste des femmes.

(Il écarte son voile et la baise au front.)

LA MATRONE. Partons.

(On part.)

CHOEUR.

Honneur, etc.

SCÈNE II.

ISAAC, RACHEL.

RACHEL. Eh bien! mon Isaac, mon cher, mon unique enfant, te voilà bien satisfait, bien joyeux.

ISAAC, *l'embrassant.* Ma bonne vieille mère, si tendre et si chérie! vous pouvez lever orgueilleusement la tête et crier: Hosannah! Parmi les enfans des femmes, il n'y en eut jamais un plus heureux que votre fils. Vous, ma Noéma, ma fille, ma petite Esther, vous comblez mon ame de plus de joie et de bonheur que jamais l'ame d'aucun mortel n'en a pu contenir.

RACHEL. En ceci, mon cher enfant, je ne blâmerai pas ton exaltation, car elle est douce à mon cœur comme la rosée du matin aux champs arides du Garizim. Mais ne lève pas ton front trop haut; ne tente pas le Dieu fort et jaloux: écoute la voix de ta vieille mère Rachel: un grand bonheur est quelquefois le commencement d'une infortune plus grande encore.

ISAAC. Allons, allons, point de paroles sinistres et de mauvais augure en un jour d'allégresse comme celui-ci. Que puis-je avoir à craindre, moi qui suis sans désirs et sans vaine ambition? Je suis un artisan modeste; j'ai du travail autant qu'il en faut pour occuper mes bras; je gagne aisément le pain de chaque jour et celui des jours où les forces me manqueront; que le Dieu fort soit loué, et que celui qui se dit son fils, que le Galiléen...

RACHEL, *l'interrompant.* Isaac! mon fils! ne maudis personne.

ISAAC. Quoi! cet audacieux! cet impie!

RACHEL. Tu l'as suivi; tu as aimé ses discours et ses actes.

ISAAC. J'étais aveugle; mes yeux se sont ouverts.

RACHEL. Eh bien! laisse ceux qui ne sont pas encore éclairés comme toi, dans une erreur que Dieu leur pardonne peut-être. Tu n'es pas leur juge; puisque ce fardeau n'est pas le tien,

sois assez sage pour t'en réjouir : c'est une terrible tâche que celle de prononcer sur ses frères!

ISAAC. Le Nazaréen n'est pas mon frère; je suis son ennemi et celui des misérables qui le suivent et prêchent ses doctrines.

RACHEL. Apaise-toi : nous nous réjouissons ici aujourd'hui; que ta bouche ne nous fasse donc entendre que des paroles de joie et de bonheur.

ISAAC. Eh bien, soit! Nos convives ne peuvent tarder; Noéma et ma fille seront bientôt de retour. Ma bonne mère, apprêtez notre petit festin; je vais vous aider.

RACHEL. Non, j'ai encore assez de forces. Je vois Simon de Cyrène qui se dirige de ce côté; tu lui feras compagnie.

SCÈNE III.

ISAAC, SIMON, RACHEL, *qui va et vient.*

SIMON. Que Dieu soit avec vous, Isaac Ahasvérus.

ISAAC. Et avec vous, sage et prudent Simon. Je ne vous attendais pas si tôt. Ma femme, ma bien-aimée Noéma, vient de partir pour le temple. Prenez place sur cet escabeau, elle ne nous fera pas long-tems attendre; la cérémonie de la purification, vous le savez, ne demande que peu d'instans. Eh bien, Simon, quelle nouvelle? venez-vous du prétoire?

SIMON. Oui, et vous me voyez tout contristé de ce que j'y ai vu. Cet homme extraordinaire... Jésus de Nazareth.... le Galiléen, comme quelques-uns affectent de le nommer par mépris...

ISAAC, *l'interrompant avec indignation.* Eh bien?... le Galiléen?.... il a été absous?

SIMON. Il a été condamné.... condamné au dernier supplice!

ISAAC, *satisfait.* Ah!

SIMON. Les soldats l'ont frappé, lui ont fait endurer mille outrages.... Alors le préteur l'a fait venir; il l'a présenté au peuple en disant : Voilà l'Homme.

ISAAC. Et je n'étais pas là!

SIMON. Une grande clameur s'est aussitôt élevée : la mort! la mort!

ISAAC. Bien! bien! dignes Pharisiens, et Ponce-Pilate a prononcé comme l'exigeait le peuple?

SIMON. Ponce-Pilate, voyant qu'il fallait céder, s'est fait apporter un vase rempli d'eau, et y trempant ses mains en pré-

sence de la foule : « Je suis innocent du meurtre de ce juste, a-t-il crié d'une voix forte ; que son sang retombe sur vous ! »

ISAAC, *ravi*. Et qu'a répliqué Jacob? car il n'a pas dû laisser le dernier au représentant de César.

SIMON. La foule a battu des mains et crié de nouveau : « Oui, oui, que son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfans ! »

ISAAC, *avec exaltation*. Qu'il retombe aussi sur la mienne et sur celle de ma petite Esther, de l'enfant cher à mon cœur ; car si je n'étais pas avec ceux qui ont demandé le supplice du Galiléen, je pense comme eux, et je m'unis à eux dans leur haine et dans leur exécration.

SIMON. Allons, allons, ne haïssez pas, ne maudissez pas, cet homme surtout que vous avez suivi, que vous avez aimé.

ISAAC. J'étais dans l'erreur... depuis... je me suis détrompé.

SIMON, *baissant la voix*. Depuis... notre pontife souverain, le pharisien Caïphe, vous a chargé de sa chaussure...

ISAAC, *l'interrompant*. Ne croyez pas que ce soit l'intérêt qui m'ait fait abandonner le réformateur.

SIMON. Sa morale est si pure !...

ISAAC. Celle de nos prêtres ne l'est pas moins.

SIMON. Elle est si douce ! sa loi est si indulgente.

ISAAC. Beaucoup trop : ne fait-il pas hautement profession de pardonner aux pécheurs ?

SIMON. Non ; mais il veut que ceux qui le condamnent et le frappent soient exempts de péchés.

ISAAC. Et quelle impiété ! se dire le fils de Dieu !

SIMON, *lui prenant la main*. Mais... s'il l'est en effet !

ISAAC. Allons donc !

SIMON. Ses miracles...

ISAAC. J'en ai vu faire d'aussi surprenans à nos magiciens.

SIMON. Vous avez vu des magiciens rendre la vue aux aveugles ?

ISAAC. Oui..

SIMON. Faire marcher les paralytiques, guérir les lépreux ?

ISAAC Oui ; et comme dit notre grand-pontife, c'est de la médecine, cela.

SIMON. Mais délivrer les possédés, ressusciter les morts, ce n'est pas de la médecine.

ISAAC. Mon cher Simon, vous êtes de la secte des Esséniens, moi de celle des Pharisiens; nous ne nous entendrions point; laissons de côté les matières sur lesquelles nous ne sommes point d'accord, et, dans ce jour qui est si heureux et si doux pour moi, puisque vous êtes d'ailleurs mon ami, ne songeons qu'à nous réjouir. (*Musique.*) J'entends les chants des lévites et des filles du Seigneur; c'est Noéma, c'est ma petite Esther qu'on me ramène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NOÉMA, LE LÉVITE, CONVIVES, CHOEUR DE LÉVITES ET DE JEUNES FILLES.

Noéma est vêtue de blanc; elle est couronnée de roses. On dresse la table du festin.)

CHOEUR.

Reviens vers ton époux,
Epouse jeune et belle,
Comme la fleur nouvelle,
Aux parfums purs et dou
Son cœur palpite,
Son sein s'agite,
En vous s'irrite
Une chaste ardeur;
Tout vous en presse,
Avec ivresse,
De la tendresse
Goûtez le bonheur.

ISAAC, *embrassant sa femme.* Ma bien-aimée! Oh! que ce moment est beau, qu'il est doux à mon cœur!

NOÉMA. Ton bonheur est le mien, ta joie est la mienne; tout ce que tu éprouves, ta femme l'éprouve comme toi-même.

RACHEL. Allons, allons, le festin est servi; que l'on se mette à table. (*Au lévite.*) Placez vous ici, vous, ministre du Très-Haut, qui devez présider à cette fête et la sanctifier! l'épouse à votre droite et la vieille Rachel à votre gauche.

NOÉMA, *à Isaac, lui présentant la manne que tient la matrone.* Embrasse ta fille.

ISAAC, *embrassant l'enfant.* Enfant, enfant! doux trésor de mon cœur, je ne sais si tu es appelée à faire ma félicité, mais je jure de ne vivre que pour la tienne.

NOÉMA. Elle fait un mouvement: on dirait qu'elle a compris tes paroles.

LA MATRONE. C'est la vérité.

ISAAC. Oh! non, non, elle me repousse.

RACHEL. Allons, plaçons-nous!

(On prend place autour de la table; le chœur se tient debout; la matrone sort avec l'enfant.)

CHOEUR.

Comme sur nos bords montueux
L'humble vigne au palmier s'enlace,
Et du bel arbre qu'elle embrasse
Orne le tronc majestueux.

UNE JEUNE FILLE.

Ainsi la vierge humble et modeste,
Qui cachait son front parmi nous,
Au bonheur de son jeune époux,
Trouvera la gloire céleste.

CHŒUR.

Que soit béni le saint nom du Seigneur,
Qui ne veut pas que la vigne languisse,
Rampant stérile, à l'ombre, sans honneur;
Mais qu'au palmier son vert rameau s'unisse,
Et que son fruit, que son beau fruit mûrisse
Aux purs rayons d'une douce chaleur!
Honneur, honneur, honneur,
A l'épouse féconde;
Maître puissant du monde,
Veille sur son bonheur!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BARABBAS.

BARABBAS. Que la joie et le plaisir soient toujours parmi vous. (*Voyant tout le monde frappé de surprise à son aspect.*) Vous êtes étonnés de me voir; ah! vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, moi-même, Barabbas, Barabbas le séditieux, Barabbas le condamné! je suis libre.

RACHEL, *à part*. Barabbas! l'infâme entre les infâmes!

LE LÉVITE. Et comment se fait-il que Barabbas soit libre comme il le dit?

BARABBAS. Par Belzébuth! c'est une histoire que cela; je vous la dirai; mais je meurs de faim et de soif. J'ai entendu, en passant devant cette maison, qu'on y célébrait une fête, qu'il y avait un festin, et je suis entré.

RACHEL, *lui présentant un gâteau*. Tenez rompez ce gâteau. (*Lui emplissant une coupe.*) Videz cette coupe de vin pur d'Engaddi. Quel qu'il soit, celui qui a faim et soif ne sera pas aujourd'hui repoussé de cette demeure.

BARABBAS, *rompant le gâteau et avançant la main pour prendre la coupe.* Ah! c'est qu'aujourd'hui j'ai failli passer un moment moins agréable que celui que la vieille hospitalité de Benjamin me fait ici. C'est au sommet du Golgotha que la cérémonie devait avoir lieu pour l'édification du bon peuple de Jérusalem; mais le bon peuple de Jérusalem n'y perdra rien : un autre y va à ma place.

ISAAC. Un autre!

BARABBAS. Oui, le roi des Juifs, le fils de Dieu, comme il se nomme lui-même.

ISAAC, *vivement.* Qui? le Galiléen?

LE LÉVITE. Le docteur que nous a enfanté Bethléem?

BARABBAS. Lui-même.

ISAAC. Il y a ici une place vide; prends-la, Barabbas, assieds-toi et conte-nous cela.

BARABBAS. Volontiers. (*Il s'assied.*) Vous saurez donc que Pilate le Romain, désolé d'avoir condamné celui qu'il appelait le juste, entreprit de le sauver au moyen du stratagème suivant. (*Tendant sa coupe.*) Mais à boire! il y a long-tems que je suis privé de vin, et celui-ci est bon. (*Quand il a bu.*) Vous savez qu'à l'occasion de la Pâque, le peuple a aujourd'hui le droit de délivrer un condamné.

SIMON. Eh bien?

BARABBAS. Eh bien! le seigneur *Pontius* voulut que ce droit fût aussi un devoir... et de cela ce n'est certes pas moi qui le blâme. Il nous fit donc venir, le Galiléen et moi, dans la galerie de son palais qui donne sur la grande rue. Il nous présenta à la foule. Quand on eut fait silence : Quel est, s'écria-t-il, celui de ces deux hommes que vous voulez sauver? au nom de César mon maître et le vôtre, je vous jure que je lui ferai grâce. Il se flattait qu'on lui désignerait Jésus... J'avoue que moi-même j'en frissonnai jusque dans le fond de mon ame. Il y eut un moment de silence qui trois fois fit bondir sur lui-même mon cœur dans ma poitrine. Une grande voix s'éleva enfin, la voix unanime d'Israël : Barabbas, Barabbas! c'est Barabbas que nous voulons délivrer.

SIMON. Quoi! la haine du peuple a pu l'aveugler à ce point!

BARABBAS. Qu'est-ce que vous dites donc? avengler? Prends garde de m'offenser, Simon le Cyrénéen : je sais qui tu es et je ne suis plus prisonnier.

SIMON. Misérable!

LE LÉVITE. Calmez-vous, Simon, et respectez la voix du peuple : la voix du peuple est la voix de Dieu même.

(Musique ; marche lugubre.)

RACHEL. Écoutez, écoutez !

NOÉMA. Qu'est-ce que cela ?

SIMON, *qui s'est approché d'une fenêtre.* Une foule immense de soldats... Les cavaliers du prétoire.... C'est le fils de Marie que l'on mène au supplice.

LE LÉVITE. Voyons, voyons cela.

(Il sort ; tout le monde, excepté Isaac, le suit.)

BARABBAS, *vidant une nouvelle coupe.* Allons voir aussi cela.

SCÈNE VI.

ISAAC, *seul. La marche continue crescendo.*

Allons, c'en est fait ! jamais je n'aurais osé espérer ce triomphe. Oh ! que les partisans du novateur doivent être consternés ! c'est ce qui m'enchante, moi. Car que cet homme soit mis à mort, il ne m'importe point. Mais Pierre, André, Jean, Joseph d'Arimathie, qui chantaient si haut ses miracles, les voilà confondus... ce sera à notre tour à rire et à nous moquer ; à leur demander : Que dites-vous de ceci ? que pensez-vous de cela ? Nous n'avions qu'à ouvrir les yeux pour être convaincus, à ce qu'ils prétendaient... Eh bien ! qu'à leur tour ils ouvrent les leurs. Et quand on pense que cet audacieux s'attaquait au sacerdoce... que Caïphe... qui me veut du bien... qui me protège..... était l'objet de ses amères censures ! Ah ! pour ce crime-là, c'est un supplice trop doux que la croix. (*Regardant à une fenêtre à droite.*) Le voici... Son air de grandeur et d'autorité a disparu. (*Adressant ses paroles dehors.*) Eh bien ! fils de Dieu, dis donc à ton père qu'il te délivre. (*A lui-même.*) Mais il s'approche... il veut, je crois, se reposer sur le banc de ma porte... on pourrait penser que je compatis à sa peine... ce serait une insulte à Caïphe. Non, non. (*Parlant encore dehors.*) Loin d'ici ! ce banc n'a été mis là ni pour toi, ni pour les tiens ; marche, marche.

(Une fenêtre, à gauche, s'ouvre violemment : elle donne passage à un rayon lumineux, sur lequel glisse l'archange Michel, les ailes déployées, et tenant une épée flamboyante à la main.)

SCÈNE VII.

L'ARCHANGE, ISAAC.

L'ARCHANGE, *à Isaac qui s'est retourné vers lui.* Marche,

marche toi-même, cœur féroce et inaccessible à toute compassion. Homme lâche et vil dont la haine sans conviction n'est que le fruit odieux de la bassesse et de l'intérêt! Marche, marche, misérable! Voici l'anathème que le Dieu juste et fort prononce contre toi. Tu ne mourras point; pauvre, haï, méprisé, en horreur aux autres presque autant qu'à toi-même, tu porteras le châtiment de ta cruauté, tu assisteras à la punition de ton peuple jusqu'à la consommation des siècles.

ISAAC, *pénétré d'horreur.* O Dieu! quoi!

L'ARCHANGE, *continuant.* Là où tu t'arrêteras, la terre perdra sa fertilité; les plus horribles fléaux fondront sur elle, comme ils fondirent autrefois sur l'Egypte inhospitalière.

ISAAC. Esprit inconnu, ministre de vengeance, arrête.

L'ARCHANGE. Et du sein de ces désolations une voix terrible sortira, sans cesse retentissante à ton oreille : Marche! marche!

(L'archange et le rayon lumineux disparaissent.)

ISAAC. Écoutez-moi... Grâce! grâce!

(Il tombe à terre.)

SCÈNE VIII.

ISAAC, *évanoui*, NOÉMA, RACHEL.

NOÉMA, *à Rachel.* Pauvre malheureux! Dieu lui donne la force dont il a besoin! (*Apercevant Isaac.*) Mais que vois-je?

RACHEL. C'est Isaac.

NOÉMA. O ciel! que lui est-il donc arrivé?

(Elles courent à lui.)

ENSEMBLE.

RACHEL. Mon fils! | NOÉMA. Mon bien-aimé!

ISAAC, *revenant à lui.* Qui êtes-vous? que me voulez-vous? (*Reconnaissant Rachel.*) Ah! ma mère... (*Il l'embrasse.*) Ma mère! (*De même à Noéma.*) Et toi, ma compagne chérie, ma femme, ma Noéma! Eloignez-vous, laissez-moi... séparez-vous du maudit.

RACHEL. Que dis-tu?

NOÉMA. Toi, maudit! et par qui? pourquoi?

ISAAC, *pleurant et avec désespoir.* Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, l'anathème est prononcé... il faut qu'il s'accomplisse. (*Se levant.*) Il faut que je marche... que je parcoure le monde, traînant sur mes pas la désolation, la misère et la mort.

NOÉMA. Ton esprit s'égare.

RACHEL. Tes sens sont troublés. (*Le pressant dans ses bras.*) Isaac, mon fils, reviens à toi.

NOÉMA, *l'embrassant aussi.* Que s'est-il donc passé? qu'as-tu vu dans le court espace de tems où nous t'avons laissé seul?

ISAAC. Ne m'interrogez pas. (*Il prend un bâton.*) Adieu.

RACHEL. Tu parles donc sérieusement?

NOÉMA. Je ne puis croire à cela.

RACHEL. Si tu pars, nous te suivrons. Tu es mon fils, mon unique enfant, je n'ai que toi pour soutenir mes vieux jours.

NOÉMA. La femme doit tout laisser pour suivre son mari; je ne te quitterai pas. Quoi! tu nous abandonnerais, tu te séparerais de nous, de ton enfant, de ta petite Esther, que tu aimes et dont tu n'as pas vu le premier sourire?

ISAAC. Embrassez-moi. Vous ne savez pas quelle destinée s'ouvre pour moi, à quels supplices je suis réservé. Vous, ma fille, tout ce que j'ai de cher au monde... (*Pleurant avec rage.*) Il faut que je vous fuie... ma présence donne la mort... Adieu, adieu...

ENSEMBLE.

NOÉMA. Arrête! | RACHEL. Mon fils!

(Un cri lugubre se fait entendre.)

ISAAC. Écoutez.

NOÉMA. Ce gémissement...

ISAAC. C'est celui du crucifié.....son dernier cri..... Il expire sans doute.

(La foudre éclate)

NOÉMA ET RACHEL, *criant.* Ah!

(Un cri poussé par le peuple s: fait également entendre dehors.)

ISAAC, *frappé de terreur.* Le soleil se retire... l'air s'obscurcit, la terre... la terre tremble sous mes pas.

RACHEL. Sont-ce les signes prédits?

NOÉMA. Je suis glacée d'horreur.

(Nouveau coup de tonnerre Le fond du théâtre s'écroule. On voit la ville incendiée et remplie de décombres. Une foule éperdue se montre jetant des cris, et fuyant à travers le désastre.)

ISAAC, *s'élançant au milieu du feu et des débris.* Voilà les spectacles qui désormais sont réservés à mes regards! Je pars; je ne forme point de vœux sur vous; mes vœux sont des malédictions.

NOÉMA. Attends-moi.

RACHEL. Attends ta mère, ton enfant!

NOÉMA. Nos cris n'arrivent plus jusqu'à lui. Ah! malheureuse!

(Elle tombe privée de sentiment entre les bras de Rachel.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

A Rome. — Une grotte souterraine. — Au fond, un petit autel antique d'une grande simplicité et une croix de bois ; les côtés sont ornés de stylobates en pierres.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCHORE, *à l'autel*, SIMON, ESTHER, MANASSÈS, JUIFS DE LA FOI NOUVELLE *à droite et à gauche.*

PROCHORE. Oui, frères, oui, moi, fait diacre par la volonté et le choix des apôtres, j'ai vu tout cela ; j'ai vu ce supplice du Juste, ce supplice d'un Dieu ! J'ai vu sa tête tomber sur son sein, au moment où le dernier souffle de la vie humaine s'est exhalé de sa bouche divine. Nous sommes à Rome, et ces prodiges ont eu lieu à Jérusalem, en Judée, dans une province de ce vaste empire romain. D'autres témoins peuvent vous l'attester ; il en existe beaucoup encore.

SIMON, *se levant.* Prêtre de l'église nouvelle, ministre et serviteur de Dieu, reconnu digne du sacerdoce par les disciples mêmes du maître, personne ici ne doute de ce que ta voix annonce.

PROCHORE. Eh bien ! mes frères, persévérons dans notre croyance ; la persécution partout nous a chassés de notre patrie, de la triste et coupable Jérusalem ; elle se lève menaçante autour de nous. Prions. Si nous sommes constans, Dieu nous rendra forts.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *entrant.* Quoi !... jusqu'ici ces sectaires nouveaux... Les trouverai-je donc partout ?

PROCHORE. Un mot encore ; mes frères, aujourd'hui, dans ce lieu mystérieux et caché, au sein de la capitale de l'empire, un mariage sera célébré selon les rites nouveaux. Je

vous annonce donc pour la dernière fois (car la cérémonie aura lieu dans une heure), je vous annonce que j'unirai, au nom de celui qui est à la droite de son père, Manassès, fils de Simon, et la jeune orpheline Esther.

ISAAC, *à part*. Esther!

ESTHER, *bas à Manassès*. O cher Manassès, que ton père est généreux!

MANASSÈS, *de même*. Il veut mon bonheur.

CHŒUR.

Trésor de grâce et de pardon,
Maître, soutiens notre courage!
Et de l'enfer brise la rage!
Dieu juste, Dieu fort et Dieu bon!

PROCHORE, *à l'assistance, après quelques soins donnés à l'autel*. Allez donc, mes frères, donnez-vous le baiser de paix, et que chacun se retire sans bruit.

(On se donne le baiser de paix; Isaac s'approche pour recevoir celui d'Esther.)

MANASSÈS, *le repoussant*. Que veux-tu? pourquoi es-tu ici, toi, étranger?

TOUS LES AUTRES, *excepté Isaac*. Un étranger!

(Mouvement.)

PROCHORE, *s'avançant*. Eh! mais je ne l'ai, en effet, jamais vu parmi nous. (*Aux autres.*) Quelqu'un de vous le reconnaît-il?

(On entoure Isaac.)

SIMON. Grand Dieu!

PROCHORE. Quoi?

SIMON. Il me semble... Mais cela est impossible... (*Il regarde Isaac de près.*) Ce sont cependant ses traits... mais tels qu'ils étaient il y a vingt ans... Il aurait changé comme moi, comme nous tous, par le cours des années... Non, non, ce ne peut pas être lui.

ISAAC. Tu crois me reconnaître, vieillard, et tu doutes, et tu déclares impossible ce que ta raison ne peut s'expliquer... Il n'y a pas de foi parmi les hommes: le payen fait des moqueries de ses dieux infâmes, Israël perd le souvenir de l'antique tradition; les mages, les faux prophètes font des miracles, et la parole expire, impuissante, sur les lèvres du saint pontife et des lévites sacrés.

PROCHORE. Tu n'es donc pas des nôtres, toi, qui t'es glissé parmi nous comme l'ange déchu fit autrefois dans Eden?

ISAAC. Non, je ne suis pas des vôtres... et cependant, qui serait plus excusable d'abandonner pour votre culte nouveau la vieille croyance de ses pères? Les prodiges, que vous êtes déjà obligés de ne croire que sur la foi de témoins qui commencent à devenir rares.. je les ai vus, moi. Ce que, dans votre assemblée, personne ne peut dire sans doute : j'ai parcouru depuis dix-huit ans toutes les contrées du monde connu. Votre religion, dont le fondateur fut un homme pauvre et vivant du travail de ses mains, votre religion pénètre partout, et partout excite vivement l'attention et la sympathie des hommes.

ESTHER. Et ces prodiges ne vous ont point ébranlé?

ISAAC, *allant à elle*. Jeune fille, toi dont la voix est si douce et si pénétrante... prêchés par toi, ces dogmes nouveaux auraient de la puissance, peut-être... mais les miracles auxquels tu t'étonnes que j'aie pu résister, ne devaient exercer aucun empire sur moi qui ai vu plus que pas un d'entre les tiens, sur moi qui suis un déplorable exemple.

ESTHER. Mais savez-vous que notre Dieu promet l'éternité après cette vie périssable, une vie qui ne finira jamais?

ISAAC. Et c'est là ce que vous désirez! vivre toujours! insensés!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARBATUS, SOLDATS.

BARBATUS, *à l'entrée de la grotte*. Ah! voilà donc ce que je soupçonnais!

PROCHORE. Barbatus, l'affranchi! le confident de l'empereur.

(Barbatus s'avance au milieu de l'assemblée qui s'écarte devant lui.)

ISAAC, *à part*. Je connais cet homme... où l'ai-je vu? quel est-il?

SIMON, *bas à Isaac*. Cet homme est Barabbas, l'impie Barabbas, qui a quitté son Dieu pour le Dieu des Gentils.

BARBATUS. Séditieux! c'est donc ainsi qu'on obéit aux ordres de l'empereur?

PROCHORE. César nous défend la dispute ; il ne nous interdit pas les conférences paisibles.

BARBATUS. Eh bien! moi, je vous les interdis en son nom. Je sais que vous avez des paroles pleines de mépris pour ce que vous nommez mon apostasie... Je veux que vous fassiez tous comme moi : j'adore les dieux qu'adore mon maître. Je vou-

drais bien voir qu'il en fût usé de votre part avec plus d'indépendance que de la mienne! J'aperçois ici le fils de Simon... je sais que vous projetez de l'unir à cette jeune fille... gardez-vous que cela arrive.

MANASSÈS. Et pourquoi?

BARBATUS. Parce que cela déplairait à mon puissant maître, au divin Claudius.

MANASSÈS. Cela aura lieu aujourd'hui même.

BARBATUS, *à Prochore*. Dit-il vrai?

PROCHORE. Oui.

BARBATUS. Prochore! tu veux qu'il t'arrive malheur.

PROCHORE. Je veux remplir fidèlement les devoirs de mon ministère; je suis résigné à tout le reste : Dieu me donnera la force de le supporter.

BARBATUS. C'est ce que nous verrons. (*S'avançant vers Esther.*) Jeune fille!...

(Isaac se place entre elle et lui.)

BARBATUS. Eh bien! que veux-tu, toi? Mais, voilà qui est étrange! (*A lui même.*) A Rome ou à Jérusalem?

ISAAC, *bas et lui saisissant la main*. Barabbas!

BARBATUS. Mon nom!

ISAAC, *du même ton*. Garde-toi de causer la moindre peine à cette enfant.

BARBATUS. En vérité, ce n'est pas mon intention... et tu vas en juger toi-même... Mais malgré l'intérêt que tu prends à elle... tu n'es pas ce que tu parais être... tu n'as pas trente ans, toi; j'étais du même âge que le cothurnier Ahasvérus., et mes cheveux grisonnent!... (*A lui-même.*) Mais de quoi m'inquiète-je? Oui, le tems a marché depuis que Pilate m'a amené esclave ici. Je ne suis plus le Saducéen Barabbas, je suis l'affranchi Barbatus, l'homme cher, l'homme nécessaire au magnanime empereur Claude. Rien ne doit m'occuper ici que ce qui intéresse mon maître. (*A Esther, près de laquelle il passe malgré Isaac.*) Jeune fille! l'empereur t'a vue aux derniers jeux publics. César t'attend ce soir dans ses délicieux jardins de la voie Appia; j'irai te prendre à ta demeure dans une litière impériale. Prépare-toi à cette faveur; mais songe que le maître du monde la destine à la vierge d'Idumée et non à la femme du chrétien Manassès.

ESTHER. Vous vous méprenez, sans doute; la pauvre orpheline de Juda n'a pu attirer les regards de l'empereur.

BARBATUS. Donne foi à ma parole, dont tu verras bientôt le effets. (*Aux autres qui se sont approchés pour l'entendre.*) Vous, songez à ne point persister dans votre rébellion, et, si vous ne voulez être écrasés, comme de vils insectes, sous le pied de celui qui est le maître tout-puissant ici, cessez dès ce jour vos assemblées qui déplaisent à l'empereur, et qui par cela seul sont coupables et séditieuses.

(Il sort en regardant tout le monde avec insolence.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *hors* BARBATUS.

SIMON, *à Prochore.* Que ferons-nous? Vous soumettrez-vous à ces ordres iniques?

PROCHORE. Non; selon la parole du maître, je rendrai à César ce qui est à César, mais à Dieu ce qui est à Dieu. Nous devions nous retrouver ici dans une heure; je vous y attendrai. Nous ne conspirons point, nous obéissons de bonne foi aux lois de l'empire; mais les lois de notre maître céleste sont saintes aussi, et je les observerai, quand ma soumission devrait être scellée de mon sang. Retirez-vous, et soyez tous ici dans une heure. (*A Esther.*) Ne serait-ce plus ton avis, jeune fiancée de Manassès?

ESTHER. Oh! plus que jamais, sage et digne ministre du vrai Dieu; les périls dont vous êtes menacé, je les braverai tous avec joie.

PROCHORE, *à Manassès.* Et toi?

MANASSÈS. Oh! que voulez-vous que je réponde, après ces paroles qui remplissent mon cœur d'espérance et de joie? Si mon impatience pouvait l'emporter sur votre sagesse, ce ne serait pas dans une heure, ce serait à l'instant même que la sainte cérémonie s'accomplirait.

PROCHORE. Allez.

SIMON, *à Manassès et à Esther.* Venez, mes enfans.

(On sort.)

ISAAC, *à Simon.* Permettez-moi de dire deux mots en particulier à celle qui va être votre belle-fille. (*A Esther, qui montre quelque étonnement.*) Ne craignez rien. (*A Simon.*) Je ne la retiendrai pas; elle vous aura bientôt rejoint.

MANASSÈS. Mais...

SIMON. Viens, mon fils, nous l'attendrons à l'entrée de la

grotte ; nous ne la perdrons pas de vue et ne nous éloignerons pas sans elle.

SCÈNE V.

ISAAC, ESTHER.

ISAAC. Jeune fille, on te nomme Esther... ce nom est doux à l'oreille et au cœur du pauvre étranger que tu vois devant toi. Oh! daigne lui répondre, ne sois pas insensible à son ardente prière.

ESTHER. Parlez. Que voulez-vous savoir ? qu'espérez-vous apprendre de moi?

ISAAC. Je viens d'entendre que tu es de la malheureuse nation qui commence à se répandre, (*avec douleur*) à se disperser dans le monde... Dis-moi donc, dis-moi, si c'est ici à Rome que tu as reçu la naissance.

ESTHER. Non, c'est dans une des provinces de l'empire, dans la malheureuse et coupable Judée.

ISAAC. Dans la Judée?

ESTHER. A Jérusalem.

ISAAC. A Jérusalem ! ô Dieu ! et ton âge ?

ESTHER. Je touche à ma dix-huitième année ; je suis venue au monde au tems de la dernière Pâque et de la Passion du Juste.

ISAAC. On te nomme l'orpheline... ceux qui t'ont donné le jour ont donc cessé de vivre?

ESTHER. Hélas! oui, ma mère est morte.

ISAAC, *l'interrompant*. Et ton père?

ESTHER. Mon père a disparu un jour de sa maison ; il avait pris son bâton de voyage en annonçant qu'on ne le reverrait plus... et, en effet, on ne le revit point. Sa mère mourut le jour même de son départ.

ISAAC. Sa mère! sa pauvre vieille mère!.. Dis, enfant... oh! mêle cette horrible amertume à la première joie que mon cœur ait goûtée depuis si long-tems.. cette bonne vieille dont tu parles, son nom n'était-il pas Rachel?

ESTHER. Oui.

ISAAC. De la tribu de Benjamin?

ESTHER. Oui.

ISAAC, *à lui-même en pleurant*. O ma mère ! ma mère ! et

je n'ai pas reçu ta bénédiction! et la présence de ton fils unique n'a pas adouci l'angoisse de tes derniers momens! (*A Esther.*) Je sais tout le reste : ta mère se nommait Noéma, Noéma la pieuse et la charitable... (*A lui-même.*) Je ne la reverrai donc jamais! jamais! et il faut que je vive!

ESTHER. Tu pleures, bon étranger? nos malheurs te touchent : je vois que tu as connu toute ma famille infortunée.

ISAAC. Oui, je t'ai tenue, toi-même, dans mes bras, avant que tes yeux fussent ouverts à la clarté du jour. Le premier baiser qui ait été déposé sur ton front innocent... il l'a été par moi. (*Il l'entoure de ses bras.*) Oui, mes caresses ont devancé celles de ta mère... de ta mère qui oubliait ses douleurs pour sourire à mon amour. (*Avec transport.*) Esther! Esther!

ESTHER. Mais qui donc êtes-vous?

ISAAC. Ce que je suis, moi?

ESTHER. Il n'y a que mon père qui ait pu faire ce que vous dites.

ISAAC. Ton père! ton père, cher enfant! ton cœur te dirait-il, en effet... (*A part.*) Ah! faut-il lui cacher ce qu'il me serait si doux de lui apprendre?...mais le malheur est tout ce que je puis offrir à ce qui m'aimerait. Pouvoir cruel! ah! ta malédiction est complète, je la comprends, je la sens avec horreur... avec tout le désespoir dont tu as voulu remplir ma vie interminable.

ESTHER, *s'approchant de lui.* Qu'avez-vous? vous souffrez. Ce que je vous ai demandé vous est donc bien pénible?

ISAAC. Non... non... tu sollicitais quelques paroles sur ton père..... Il t'aime..... Songe à lui quelquefois... Esther, Esther! il est bien malheureux.

ESTHER. Quoi! il vit encore? vous le connaissez? vous savez où il est? Ah! soyez mon guide, mon appui, conduisez-moi dans ses bras.

ISAAC, *l'embrassant.* O douleur, rage! félicité qu'il n'est donné qu'à moi de sentir! (*Baisant la chevelure de la jeune fille et l'inondant de ses larmes.*) Esther! Esther!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MANASSÈS.

MANASSÈS. Esther, tu tardes bien. Mais, que vois-je? à quelle violence t'aurais-je laissée exposée?

ESTHER. Oh! ne parle pas ainsi, Manassès....

ISAAC. Ton erreur ne peut m'offenser, jeune homme, sois sans crainte et sans inquiétude; si tu as à redouter quelque violence pour ta fiancée, ce n'est pas de mon côté qu'elle doit venir.

MANASSÈS. Je sais ce que tu veux dire. Mais la sainteté du mariage doit être respectable à l'empereur lui-même, et dans peu d'instans la consécration d'un prêtre du Seigneur aura rendu la nôtre indissoluble.

ISAAC. Je suis loin de blâmer cette sage résolution; mais pourquoi ce recours aux rites d'un culte nouveau? Celui de vos ancêtres a donc cessé d'être sacré pour vous?

MANASSÈS. Tu vois que je suis autorisé par l'exemple de mon père lui-même.

ISAAC, *à Esther*. Et tu ne crains pas, toi, enfant?...

ESTHER. Quoi? Ah! le Dieu de Manassès ne doit-il pas être le mien? Rachel, en mourant, a invoqué le nom du Christ; Noéma n'a pu résister à la voix puissante d'Étienne, le saint martyr; ma mère chérie a fini ses jours dans une croyance et dans une foi entière aux promesses du divin Fils de Marie.

ISAAC. Quoi! Rachel... quoi! Noéma, dis-tu?

ESTHER. Je les ai perdues dans cette vie, mais je les retrouverai dans l'autre, et je jouirai de leur amour comme elles auront le mien, sans que jamais... jamais! nous ne soyons plus séparées.

MANASSÈS. Et l'éternité, l'éternité avec Esther, sera aussi mon partage. (*A Esther.*) Suis-moi, ma bien-aimée, et revenons bientôt, par notre soumission et notre foi, nous rendre dignes d'un si grand bonheur.

SCÈNE VII.

ISAAC, *seul*.

Réunis, réunis dans l'éternité, disent-ils, l'éternité!..... et leur esprit ne paraît point écrasé de cette joie et ne paraît point admettre de doute!..... serait-il donc vrai?.... Oh! si cette conviction, si cet espoir consolant pouvait entrer dans mon cœur. (*Il regarde la croix.*) S'il ne fallait que m'humilier... que fléchir le genou devant cette croix, instrument d'un infâme supplice qui est devenu pour eux un symbole sacré!... Une autre vie où je retrouverais ma mère, ma

femme..... où je verrais éternellement le bonheur de cette enfant, ma fille... que j'ai rencontrée miraculeusement ! (*avec douleur*) et dont il faudra que je me sépare bientôt... Mais comment croire à cela ? qui sait ?... Enfin il me faut bien croire à mon malheur !... je suis seul ici... personne ne me voit... pourquoi ne tenterais-je pas ? (*Il se tourne et fait un pas vers la croix.*) Signe mystérieux et redoutable... s'il se peut que celui qui a subi ton ignominie.. fût, comme il le disait lui-même, l'envoyé, le Messie, le Fils du Dieu de Moïse et d'Aaron... reçois ici... l'hommage... du respect... que je te voue... et deviens enfin...

(Il va pour fléchir les genoux. Grand bruit.)

SCÈNE VIII.

L'ARCHANGE MICHEL, ISAAC.

L'ARCHANGE, *paraissant*. Arrête ! point d'hommages hypocrites, point de profanation ici ! l'anathème a été prononcé ! il est irrévocable ; il faut un cœur plus désintéressé, une conviction plus profonde pour une conversion. La lumière a frappé tes yeux sans les éclairer ; va, poursuis ta vie errante, étonne, effraie de tes misères quiconque, ainsi que toi, se laissera dompter par le doute.

ISAAC, *à part*. O ma fille ! ma fille !

L'ARCHANGE, *continuant*. Mais, comme il est tenu compte de tout par celui qui châtie et récompense, ta bonne volonté ne sera pas sans salaire. La longue vie, à laquelle tu es condamné, te sera rendue supportable par un peu d'espérance. Ecoute ceci, et que ton cœur désolé en reçoive quelque joie : Ta fille est née mortelle ; elle subira la peine infligée au premier homme, dans sa longue et nombreuse descendance ; mais, en quelque lieu que tu retrouves ses cendres, il t'est donné de leur rendre une vie nouvelle.

(L'archange disparaît.)

SCÈNE IX.

ISAAC, *puis* PROCHORE, ESTHER, SIMON, MANASSES, DIACRES, NÉOPHYTES.

ENTRÉE RELIGIEUSE.

CHŒUR.

Gloire au Seigneur ! sanctifiés en lui,
Tous nos désirs sont purs et légitimes.
Jeunes époux, sous vos pas aujourd'hui,
Des noirs enfers il ferme les abîmes.
Gloire au Seigneur, etc.

ISAAC, *à lui-même*. Chère enfant, le bonheur éclate dans ses doux regards. Ah! que ma présence ne lui soit pas un présage funeste!

(Il sort.)

PROCHORE, *à l'autel*. Approchez-vous, Esther et Manassès.

(Les jeunes gens s'agenouillent devant l'autel.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BARBATUS, ÉLYMAS, SOLDATS, PAÏENS, PEUPLE.

BARBATUS. Arrêtez! vous vous livrez encore à vos mystères impies.

SIMON. Grand Dieu! Barbatus et le sacrilége Élymas! (*Il prend Esther par le bras.*) Viens, mon enfant.

MANASSÈS. C'est à moi de la défendre.

BARBATUS. De quelle défense parles-tu? Savez-vous, fanatiques insensés, que je suis ici porteur des ordres et des instructions de l'empereur, votre maître? Toute résistance est inutile. (*A Prochore.*) Toi, prêtre de cette secte imprudente, réponds et ne trahis point la vérité.

PROCHORE. Explique-toi, et sache que jamais le mensonge ne souille mes lèvres.

BARBATUS. Quelle cérémonie célébrais-tu quand je suis entré ici?

PROCHORE. Celle du mariage de ces jeunes gens.

BARBATUS. De Manassès et d'Esther?

PROCHORE. Oui.

BARBATUS. Cela t'avait été expressément défendu, défendu au nom de l'empereur.

PROCHORE. Celui dont je suis le ministre me l'ordonnait, et c'est à lui que j'obéis avant tout.

BARBATUS, *aux siens*. Vous l'entendez? (*A Prochore.*) Tu rendras compte de cette insolence. (*Au peuple.*) Vous, qu'il abuse, peuple, soyez détrompé. (*Bas à Élymas.*) Tu es sûr de faire ce que tu as promis?

ÉLYMAS. Tout est préparé; je puis répondre que rien ne manquera.

BARBATUS. Bien. (*Au peuple.*) Puisqu'il faut des prodiges pour vous attirer et gagner votre confiance, esprits grossiers

et crédules, soyez attentifs à ce que va faire Élymas le mage, celui dont les pareils sont entre vous traités avec mépris. Voyez qu'il n'exerce pas une puissance plus limitée, qu'il ne possède pas une science moins merveilleuse que celle de vos prétendus saints. (*A Élymas.*) Au nom de César-Auguste, donne en ce lieu même une preuve éclatante de ton art, Élymas?

ÉLYMAS, *traçant des cercles et faisant des signes cabalistiques.* Dieux immortels, souverains maîtres des cieux, de la terre et des enfers, dieux des hommes éclairés de tous les tems, de toutes les contrées, ne souffrez pas que votre culte soit abandonné; paraissez à ma voix, que votre divine présence confonde l'audacieuse imposture et bannisse enfin des cœurs le doute et l'incrédulité!

(Grand bruit souterrain.)

BARBATUS. La terre frémit ; la sentez-vous trembler sous vos pas?

(Mouvement parmi le peuple. — Des flammes sortent de chaque piédestal, où des statues finissent par prendre place.)

ÉLYMAS. Romains, Barbares, vous tous qui craignez les dieux, adorez.

BARBATUS, *à Prochore.* Eh bien! Prochore le diacre, comme les tiens te nomment, appelle donc ton Dieu, qu'il se montre aussi... notre Olympe est grand ; nous sommes prêts à le reconnaître.

PROCHORE. Apostat, que l'enfer suscite pour me tenter, mon Dieu donnera à son serviteur toute la puissance qu'il faudra pour te confondre; mais ton insolent défi ne me rendra ni impie ni sacrilége. (*Il se prosterne. — Se relevant.*) Elymas, ton triomphe aura peu duré ; ces dieux, que tu viens de faire paraître à nos yeux, sont de vaines idoles; la main stérile et trompeuse de l'homme a seule façonné ces images fallacieuses et grossières. (*Aux assistans.*) Payens et vous, mes frères, elles vont paraître à vos yeux sous leur véritable forme et avec la vie qui leur manque. (*Aux statues.*) Esprits impurs, montrez-vous tels que vous êtes; par ma voix mortelle, c'est Dieu, c'est le vrai Dieu qui vous l'ordonne.

(Les statues prennent des formes de démons.)

LE PEUPLE, *poussant un cri et passant du côté de Prochore.* Ah!

SIMON. Gloire! gloire à celui qui se manifeste!

MANASSÈS, ESTHER ET LE PEUPLE. Oui, gloire à lui.!

BARBATUS, *à Élymas.* Élymas, ceci te regarde; moi j'ai

un autre devoir à remplir. (*Aux soldats.*) Emparez-vous de cette jeune fille, c'est l'ordre de l'empereur.

(Les soldats obéissent. Mêlée. Manassès défend Esther.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SATAN, *avec de longues cornes.*

SATAN, *aux démons qui s'agitent sur leurs piédestaux.* Arrêtez! laissez leur cette lutte, c'est à eux qu'elle appartient, et nous avons tout à y gagner. (*Montrant la mêlée qui continue.*) Tenez, voyez, ils s'exterminent et c'est à notre profit : ils nous arriveront tous! (*Combat acharné entre Manassès et un soldat.*) Mais voyez, voyez donc! De tous ces Juifs, nouveaux, anciens, honorant Adonaï, se prosternant devant le Christ, il n'en est pas un seul qui n'offre chez lui, là, dans le for intérieur, quelques sacrifices à l'avarice, à l'envie, à l'orgueil.

MANASSÈS, *qui vient de recevoir une blessure dans la poitrine.* Oh! oh! je meurs... Voilà donc la protection que nous recevons de toi, de toi... Sauveur!... Rédempteur!...

SATAN, *avec ravissement.* Ecoutez, écoutez, il blasphème!

MANASSÈS, *tombant aux pieds d'un des stylobates.* Esther! Esther! c'en est donc fait! adieu.

SATAN. Sa dernière pensée est pour sa maîtresse! il est à nous.

ESTHER, *que Barbatus entraîne.* Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi.

SATAN, *le regardant.* Va, va, c'est aussi dans ma voie que tu entres, toi : défends ta vertu; nous ne t'en verrons pas moins un jour : dans la vie d'une femme il y a bien des momens pour le diable.

ÉLYMAS, *frappant Isaac d'un poignard.* Es-tu invulnérable?

ISAAC, *lui arrachant son poignard et l'en frappant.* Tiens, tu ne l'es pas, toi.

ÉLYMAS, *poussant un cri et tombant aux pieds de Satan.* Ah!

SATAN, *regardant Isaac qui se tient devant lui.* Quel est celui-là? Ah! c'est toi!... ceci est ton ouvrage. Porte ailleurs ta malédiction... je te suivrai... Marche, Isaac, marche!...

(Tableau. — La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un site sauvage éclairé par la lune; au fond, une rivière, au-delà de laquelle on aperçoit la ville de Béziers. — A gauche, des broussailles; du côté opposé, les ruines d'un ancien temple romain; parmi ces ruines, une tombe en marbre avec une inscription.

Au lever du rideau, des Albigeois sont réunis, et forment un cercle, au milieu duquel est un homme agenouillé dans l'attitude d'un patient qui attend la mort. A côté de lui, se tient le bourreau une hache à la main.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBARA, ALBIGEOIS, *puis* RENAUD.

L'HOMME, *à genoux.* Albigeois! grâce! pitié!

TOUS. Non! non!

L'HOMME, *au bourreau qui lève la hache.* Pitié! si ce n'est pour mon corps, au moins pour mon ame... un prêtre?

(Entre un moine, le capuchon baissé.)

LE MOINE. Qui demande un prêtre?

L'HOMME. Moi, Barbara, sénéchal du bailliage d'Aqueville.

LE MOINE. Et moi Renaud, natif de Bar, serf il y a un an par le droit d'oppression, aujourd'hui homme libre par le droit de la force, je te déclare que tu n'en auras pas.

TOUS. Renaud! notre chef!...

RENAUD. Amis, pour arriver à vous en plus de sécurité, j'avais pris la livrée des soldats de Rome. (*Jetant sa robe de moine.*) Au diable à présent! Tu demandes un prêtre, sénéchal? ce n'est pas à un prêtre que l'on se confesse parmi nous; mais toi, esclave des nobles, par goût et par habitude, toi qui les admires et les imites en toute occasion, tu n'ignores pas que, frappé au cœur, le chevalier, au besoin, se confesse sur la croix d'une épée... Je t'offre celle de mon poignard; confesse-toi donc!... Rien... la voix te manque?... Eh bien! tes crimes, c'est moi qui les dirai!... Né on ne sait de qui, sorti on ne sait d'où, tu t'es pris tout-à-coup de fol orgueil, orgueil que tu avais ra-

massé sous la semelle du maître et que tu nous jetais à la face, à nous qui valions mieux que toi ; tu devins bailli, sénéchal, et ton despotisme ne fit que s'accroître ; on te haïssait, on t'exécra !... Oh ! alors, il fallut t'en venger ; l'occasion était belle ! un schisme venait d'éclater..... les Albigeois bravaient la cour de Rome, comme ils la bravent encore en ce moment ; Simon de Montfort et l'Inquisition marchèrent contre eux... aussitôt on te vit, toi, courir à Simon de Montfort et à l'Inquisition, pour leur offrir tes services... Sus aux Albigeois ! criais-tu de toutes parts ; et à ce cri, le fer s'aiguisait, la flamme s'étendait en immense incendie. Voilà, voilà tes crimes ! De tout ce que tu aurais dit, si tu en avais fait un aveu franc et sincère, ai-je omis quelque chose?

BARBARA. Oui.

RENAUD. Quoi?

BARBARA. Mon repentir.

RENAUD. Dieu t'absolve ! nous, jamais !

TOUS. Jamais !

RENAUD. Dans une guerre de bourreaux, il faut des bourreaux. (*A l'homme qui tient la hache.*) Et maintenant, maître, à la besogne !

BARBARA, *poussant un cri d'effroi et tombant la face contre terre.* Jésus ! mon Dieu !

RENAUD. Arrête ! il serait mort de peur avant que l'acier eût effleuré son cou, et tu ne frapperais qu'un cadavre. Allons, debout, sénéchal ! plus de couardise, retourne auprès du légat de Rome..... tu lui diras que nous avons dans l'ame plus de générosité que lui, et pour preuve tu lui montreras ta tête que nous te laissons sur les épaules... Ah ! j'oubliais... une torche... avant de nous quitter, il faut que nous voyions nos visages, afin que je rie du tien, et que toi tu recules, si à l'avenir tu rencontres le mien. C'est fait, va-t'en.

(On rit.)

RENAUD. Le diable t'étrangle, sénéchal de malheur...

BARBARA. Dieu te garde, Renaud de Bar.

(Il s'éloigne rapidement.)

SCÈNE II.

RENAUD ET SES COMPAGNONS.

RENAUD. Comme il court !... le tigre a trouvé des jambes de lièvre !... Albigeois, voilà pourtant les ennemis devant qui nous

tremblons; des égorgeurs, dont l'épée n'a de tranchant que parce qu'elle ne rencontre pas assez souvent la nôtre. Au cri de destruction poussé contre nous, répondons par des cris de guerre; jetons le fourreau et que la lame nous reste. Hier, quatre cents de nos frères furent exterminés à Laval, à Cazeras; on en brûla soixante avant-hier. Le légat de Rome, joignant au meurtre l'impiété, a pris d'assaut, sous les auspices de sainte Madeleine, la ville de Béziers, dont il a fait égorger tous les habitans. Il marche contre nous, le bras levé.... Lui présenterons-nous le dos ou la poitrine? mourrons-nous en héros ou en martyrs?

TOUS. Aux armes!!!

RENAUD. Oui, aux armes!..... Que demain le soleil éclaire notre délivrance; ce pays, où nous nous cachions, muets et dispersés, qu'il nous voie nous lever en masse... la soutane rouge viendra nous y dire une messe de sang... Tant mieux; nous la lui servirons... Mais qu'ai-je entendu? là!... quelqu'un!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *entrant par le fond, à gauche.* Marcher! toujours marcher!

RENAUD, *courant à lui.* Qui es-tu?

ISAAC. A cette heure, en ces lieux, des visages menaçans, des armes!...

RENAUD. Notre présence ici doit moins t'étonner que la tienne ne nous surprend; encore une fois, qui es-tu?

ISAAC. N'avez-vous jamais entendu parler de ce fils de Judas, de cet enfant de la vieille Jérusalem qui maudit le Christ, et que, pour prix de ses blasphèmes, le Christ marqua au front et jeta dans le monde comme un témoignage vivant de sa puissance? N'avez-vous jamais entendu parler d'Isaac Ahasvérus, de cet homme dont la durée du monde compose la vie, et pour qui les siècles ne sont que des jours. (*Comme frappé d'une vision.*) Un instant, un seul instant, ange terrible, dont la main me pousse... je suis si fatigué et l'éternité est encore si loin!... (*Accablé, il se laisse tomber sur une pierre. — Musique.*) Une tombe!...

RENAUD. Allons, allons! debout; ne crois pas nous abuser par de faux récits... Sais-tu bien où tu es et à qui tu parles?

ISAAC. A qui je parle, peut-être? où je suis?... attendez.....

Ce fleuve... ce temple... en ruines! Oui, c'était du tems des Romains..... j'avais suivi dans les Gaules l'infâme Claude, lui redemandant ma fille qu'il m'avait lâchement ravie... Un jour... là, dans ce temple, alors debout, et dont les autels fumaient de l'encens offert aux dieux de l'empire... ma fille! Ce fut la dernière fois que je la vis... Un cri d'amour et de désespoir m'échappa. Sur un signe de l'empereur je fus entraîné... depuis!...

RENAUD. Imposture!...

ISAAC. Renaud de Bar!

RENAUD. Tu sais mon nom?

(Mouvement général de surprise.)

ISAAC. Mes regards, que j'élève au ciel pour demander miséricorde à Dieu, ont si souvent rencontré les astres, que les astres n'ont plus de secrets pour moi. Jeune homme, crois-moi, l'orage sera terrible; courbe la tête, si tu ne veux être brisé... Mais non, il n'est plus tems... Vois-tu cette étoile qui glisse et disparaît; comme elle, la tienne tombera avant l'aurore.

RENAUD. Que je meure, et que mon nom vive dans l'avenir.

ISAAC. Tu vivras dans l'avenir. Renaud de Bar, chef des Albigeois, aura pour descendans Barry de la Renaudie, qui conspirera contre un enfant couronné; puis Jean Dubarry, qui ne conspirera contre personne, et pour qui conspireront les charmes de sa sœur et les débauches d'un vieux roi.

RENAUD. Tu mens, étranger, tu mens; ta voix, qui m'annonce, à moi l'infamie de ma race et à nous tous une ruine prochaine, je saurai l'étouffer!..... Amis, à ces paroles obscures, à ce ton d'inspiré, reconnaissez un fauteur de l'inquisition jeté parmi nous pour y porter le trouble et le découragement, reconnaissez un agent de la cour de Rome.

TOUS. A l'eau! à l'eau!

ISAAC. Insensés!

TOUS. A l'eau!

(Les Albigeois s'emparent du Juif, qu'ils entraînent et précipitent dans la rivière.)

RENAUD. Va, va, prophète de malheur; et maintenant, frères, retirons-nous, j'aperçois sur la colline là-bas des torches qui brillent: trop peu nombreux pour résister en cas d'attaque, séparons-nous et disons à demain.

TOUS. A demain!

(Ils se séparent et s'éloignent; au même instant, sur le sommet d'une des colonnes du vieux temple romain, paraît l'archange Michel.)

Digitized by Google

L'ARCHANGE, *étendant le bras vers la rivière.* Au rivage le Juif! Fleuve qui l'as reçu dans ton sein, et qui déjà peut-être te réjouis d'engloutir un cadavre, que tes flots s'arrêtent, et, se repliant sur eux-mêmes, rendent vivant à la terre celui qui doit appartenir à la terre jusqu'à ce qu'elle se brise et lui fasse un vaste cercueil de ses débris. Ahasvérus au rivage!

(Isaac est rejeté sur la rive, et l'ange disparaît. — Musique.)

SCÈNE IV.

ISAAC, *se ranimant.*

Vivant! toujours vivant! Deux fois j'ai cru trouver la mort à cette place, et deux fois la mort m'a repoussé! les flots m'ont respecté, comme jadis le fer des soldats de Claude. (*Heurtant du pied le tombeau qui se trouve parmi les ruines.*) Cette tombe, encore cette tombe!... ici, le repos!... c'est comme une ironie que le ciel jette sous mes pas... Cette inscription romaine, ces mots presque effacés, mais que mon œil dévore, parce que là est un nom qui réveille tous mes souvenirs et remplit mon cœur d'angoisses et de bonheur. Ci-gît Esther la juive, morte dans les Gaules, à la suite de l'empereur Claudius. Esther! elle!... c'est bien elle!... dans mes bras, sur mon cœur. Car je m'en souviens, jadis tu me l'as dit, Seigneur, par la voix de ton ange, et la voix d'un ange c'est un oracle; tu m'as dit que si jamais je la retrouvais, n'importe où, n'importe quand, elle me serait rendue... Seigneur, toi qui as jeté cette espérance de joie à travers mes siècles de douleur, fais qu'elle se réalise... Insensé! pourquoi troubler la paix de son cercueil? Pourquoi la rendre à ce monde de misère et de désespoir, dont elle est sortie? Pourquoi rebâtir la prison qui s'est écroulée devant elle? De l'éternité qui brûle ton sein tu voudrais lui donner la moitié, et tu n'aurais pas même une heure à lui prêter; elle ne pourrait t'entraîner dans sa mort; toi, tu ne pourrais l'entraîner dans ta vie, ah! ce serait affreux! Mais tourner le dos à cette tombe! m'en éloigner sans espoir! jamais jamais. Ma fille! Seigneur, rendez-moi ma fille!

(Un bruit terrible se fait entendre, la tombe s'ouvre, et Esther en sort couverte d'un linceul. Isaac et elle se regardent muets de surprise et de ravissement, puis tous deux poussent un cri de joie et s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

ESTHER. Mon père!

ISAAC. Oui, ton père; parle donc, enfant, parle à mon oreille; qu'elle raisonne cette voix que depuis si long-tems je n'enten-

dais plus qu'en rêve ou dans mes longues heures de regrets et d'extase.

ESTHER. Que j'ai dormi, que mon sommeil était lourd et vide! Pas un songe, rien, non, rien, et dans ce moment encore où suis-je? Pourquoi m'éveiller au milieu de la nuit? Où allons-nous ainsi dans l'obscurité? ah! je comprends, vous êtes enfin parvenu à tromper la vigilance de l'empereur et à m'arracher de ses mains.

ISAAC. Pauvre enfant, rappelle donc tes souvenirs.

ESTHER. Mille idées confuses se heurtent et se pressent dans ma tête. Rome, un souterrain obscur, les vœux et les prières des chrétiens assemblés; puis tout-à-coup des soldats, des armes!... on s'égorge, et dans ce désordre épouvantable, lui, mon fiancé Manassès, lui pour qui j'aurais donné ma vie, comme pour moi il a donné la sienne! tué! tué par mes ravisseurs en voulant me défendre!

ISAAC. Des larmes, ah! la douleur t'a rendu la mémoire.

ESTHER. Oui! je me souviens: arrachée des bras de tout ce qui m'était cher, jetée captive et désolée dans le palais des Césars, un instant je sentis mes forces faillir et mon courage m'abandonner. Déjà l'infâme Claudius étendait vers moi sa main, sous laquelle j'étais tombée, tremblante de pudeur et d'effroi, sa main de débauché. Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je; et soudain, comme si ce cri eût retenti jusqu'au ciel, Claudius n'osa poursuivre l'accomplissement de ses lâches projets, et reculant sa conquête, m'ordonna de le suivre dans les Gaules, alors révoltées... Un jour, c'était l'inauguration d'un nouveau temple, bâti en l'honneur de Jupiter.

ISAAC. Le voici ce temple.

ESTHER. Des ruines, un monceau de décombres, qui donc a fait cela?

ISAAC. Le tems, qui ne bâtit rien et détruit tout.

ESTHER. Claude, irrité de mes continuels dédains et attribuant avec justice ma résistance à cette religion qui fait de chaque vierge chrétienne une épouse du Christ, m'entraîna au temple, afin de m'y faire abjurer pour des dieux moins sévères le Dieu chaste et pur, afin que désormais j'appartinsse tout entière au culte de l'empire et à l'empereur.

ISAAC. L'infâme!

ESTHER. Avance, me disait César, et moi j'hésitais; avance, ou sous cet autel qui t'attend j'aurai creusé ta tombe.

ISAAC, *lui montrant la tombe d'où elle est sortie.* L'empereur t'a tenu parole.

ESTHER. Morte! Quoi cette tombe... et comment se fait-il?

ISAAC. Ne m'interroge pas.

ESTHER. Morte martyre! A genoux, mon père, à genoux! et tous deux rendons grâce au Christ de m'avoir prise en pitié.

ISAAC. Lui rendre grâce, à lui qui m'a maudit; à lui qui a ouvert devant moi l'éternité dans ce monde de misère; à lui qui t'a poussée, jeune et faible, sous le bras du bourreau, à lui, pour qui l'on promène encore autour de nous le fer et la flamme.

ESTHER. Que dites-vous?

ISAAC. Que si l'on n'égorge plus au nom d'un prince païen, on égorge au nom d'un saint pontife, qu'à Claude a succédé Honorius III; ils furent d'abord faibles et timides les disciples du Christ; mais bientôt essuyant la poussière de leurs sandales au seuil du palais impérial, ils se dressèrent de toute leur hauteur devant les maîtres du monde : les empereurs de Rome portaient le sceptre et le glaive; ils leur ont arraché l'un et l'autre; ce sceptre, ils l'étendent aujourd'hui sur nos têtes; ce glaive, ils l'enfoncent dans nos cœurs.

ESTHER. Impossible.

(On entend des chants religieux.)

ISAAC. Tiens, regarde.

ESTHER. Je ne vois qu'un cortége.

ISAAC. De nonnes, de moines.

ESTHER. Ils entourent pieusement le signe du salut.

ISAAC. Dis le signe de la mort, car derrière sont les bourreaux qui frappent au nom de ton Dieu, de ce Christ qui recommandait de pardonner.

ESTHER. Fuyons!... ah! fuyons, mon père!

ISAAC. Il est trop tard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BARBARA, RELIGIEUX et RELIGIEUSES, SOLDATS et BOURREAUX.

BARBARA. Ici, ici, qu'on dresse le bûcher; que le lieu de leur criminelle assemblée soit celui de leur supplice.

BARABBAS. Les hérétiques ne sauraient nous échapper; j'ai

pris mes mesures, et nul doute qu'avant peu Renaud, leur chef, ne soit entre nos mains.

(Il se retourne et les regards d'Esther rencontrent son visage.)

ESTHER. Qu'ai-je vu?... c'est lui... c'est l'envoyé de Claude! l'horrible auteur de tous mes maux!

ISAAC. Non, mais le digne héritier de son sang et de ses crimes. Barabbas, me poursuivras-tu donc jusque dans ta race?

BARBABA. Qui parle là? (*S'approchant.*) Une jeune fille! un linceul! une tombe ouverte et brisée! Que s'est-il donc passé?

ISAAC. Un miracle.

TOUS. Un miracle!

ISAAC. Un miracle entre le ciel et nous.

BARBARA. Un miracle... mensonge et sortilége! Qu'on les sépare.

ISAAC. Malheur à qui le tenterait!

BARBARA. Malheur à toi-même! Soldats, qu'on m'obéisse.

ESTHER, *se dégageant des bras de son père, et s'élançant au pied de la bannière que tenaient les religieuses placées au fond du théâtre.* Que nul ne porte la main sur moi : je suis chrétienne.

ISAAC, *avec force.* Elle est chrétienne!

BARBARA. Et toi?

ISAAC. Je suis Isaac, le juif.

TOUS, *avec horreur.* Un juif!

BARBARA. Qu'on s'assure de sa personne.

ESTHER. Mon père, mon père!

BARBARA. Qu'on la conduise au couvent des sœurs de la Passion; et que là, des exorcismes et des prières nous révèlent, à son égard, la vérité tout entière.

(Les religieuses l'entourent et l'entraînent.)

ISAAC. Perdue pour moi! Seigneur, ne me l'as-tu donc rendue que pour me la reprendre?

BARBARA. Quant à toi, mécréant....

ISAAC. Oh! mon incrédulité n'est pas si grande que tu penses! je crois, oui, je crois à l'avenir, à l'avenir des peuples; je crois à votre ruine, à tous fourbes et imposteurs; le cercle de fer dont le fanatisme a enveloppé le monde et qu'il resserre chaque jour davantage, ce cercle se brisera, et les hom-

mes, honteux de leurs terreurs passées, ivres de licence, s'écrieront : Rien, plus rien qui nous arrête ! Ils éteindront vos bûchers, ils briseront vos poignards, ils déchireront vos robes de prêtres ; ce sera un siècle d'orgies et d'impiété à épouvanter le ciel ; alors celui que vous appelez aujourd'hui le mécréant passera par là et dira à ceux qui voudront encore l'entendre : Enfans, il est un Dieu.

BARBARA. C'est au nom de ce Dieu que je t'ordonne d'abjurer à l'instant la foi de Moïse.

ISAAC. Je suis né juif, juif je *vivrai*.

BARBARA. Tu mourras! (*Un grand bruit.*) Qu'est-ce que cela ? (*Entre Renaud, prisonnier.*) Ah ! c'est toi, Renaud-de-Bar ?

RENAUD. Moi-même, sénéchal.

BARBARA. Regarde, le bûcher est prêt.

RENAUD. Fais-y mettre le feu afin qu'à la lueur je vois si tu es moins pâle que tantôt.

BARBARA. Tu railles, Renaud-de-Bar.

RENAUD. Ne t'ai-je pas promis de rire si jamais je rencontrais ton visage ?

BARABBAS. C'en est trop ; au bûcher l'hérétique, au bûcher le juif.

TOUS. Au bûcher !

ISAAC, *qu'on entraîne*. Oui, le feu peut-être..... ah ! quelque horrible que soit cette mort, accorde-la moi, mon Dieu !

(Le bûcher s'embrase, Renaud s'abîme au milieu des flammes, qui s'écartent et s'éteignent autour d'Isaac.)

L'ARCHANGE, *apparaissant*. Vous qui vous chargez de la vengeance de Dieu sans la comprendre, voyez et inclinez-vous, et toi Isaac, marche ! marche !

ISAAC. Encore.

L'ARCHANGE. Toujours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, PUIS LILITH.

SATAN, *en abbé, la montre en main.* Aller un train de tous les diables, comme ils disent ici, est un mot qui va tomber en désuétude ; ah ! mais c'est à déshonorer l'enfer. (*Musique. Lilith sort de dessous le théâtre.*) Te voilà enfin, c'est bien heureux. Il y a cinq mortelles minutes, montre en main, que je t'ai appelée, et que je t'attends.

LILITH. Monseigneur et maître voudra bien observer que j'étais à onze cent dix mille neuf cents lieues, et que le chemin va toujours en montant.

SATAN. J'ai vu un tems où nous allions aussi vite que la pensée. C'est fini, l'enfer devient vieux.

LILITH. Aussi voilà que Satan s'est fait, non ermite, mais....

SATAN. Abbé, c'est un acheminement.

LILITH. Que monseigneur veuille donc bien me dire ce qu'il veut de moi.

SATAN. Toi qui m'as aidé à séduire la première femme, et qui a entraîné le premier homme dans le péché, astucieuse Lilith, ce que j'ai à t'ordonner aujourd'hui n'est pas tout-à-fait aussi digne de toi. Mais tu ne me seras pas moins agréable en l'accomplissant. Nous sommes en France ; Louis XV, le bien-aimé, règne ; la cour de Sardanapale ne t'a rien offert de mieux que ce que tu vas voir à Versailles.

LILITH. Oh ! bon vieux tems, que le tems de ce Sardanapale.

SATAN. Tu sais que parmi les mortels qui, en si petit nombre, sont restés dans les voies de leur salut, il n'en est point qui m'aient causé autant de jalousie que la fille d'Ahasvérus. Je suis indigne, déshonoré à mes propres yeux, bon à pendre au dernier clou à crochet du garde-meuble infernal, si Esther n'est pas des miens.

LILITH. D'autant que tu as déjà la moitié la plus précieuse

d'elle-même, son Manassès qu'elle n'a pas cessé d'aimer jusqu'à l'heure de sa dernière mort.

SATAN. Elle est ici.

LILITH. Esther?

SATAN. J'ai fait découvrir son tombeau dans le cimetière de Saint-Laurent où de pieux missionnaires font en ce moment des fouilles pour l'établissement d'une foire qu'ils veulent mettre à la mode; par mes soins Isaac en a été instruit, et selon le pouvoir qui lui a été donné, il a rappelé sa fille à la lumière.

LILITH. Il est donc aussi à cette cour.

SATAN. Il y est sous le nom de comte de Saint-Germain; on le prend pour un alchimiste, un sorcier, presque un diable! ah! ah! ah! Le roi l'aime beaucoup. Le chef de la police fournit aux frais de son équipage. Or donc, la petite à peine ressuscitée a été amenée à Versailles, dans cette maison qu'on nomme le Parc-aux-Cerfs, et l'ami Ahasvérus ignore où elle est. Louis le bien-aimé ne la verra pas impunément; il est comme ce nôtre empereur romain qui aurait souhaité que le genre humain n'eût qu'une tête pour la pouvoir abattre d'un seul coup. Il voudrait que toutes les femmes de son royaume (toutes les femmes jeunes et jolies) n'eussent qu'un seul cœur afin de le pouvoir conquérir d'une seule fois.

LILITH. Bon roi! mais Esther lui résistera peut-être?

SATAN. Aucune n'a résisté jusqu'ici; mais, enfin, c'est pour cela que je t'ai fait venir. Tu sauras qu'au Parc-aux-Cerfs on tient de jeunes recluses, fillettes à peine sorties de l'enfance et enlevées à leurs parens. Il y en a une que le bon prince préfère à toutes les autres, Mlle Rosalie; ce matin, elle a négligé ses petites oraisons; pour ce moment elle m'appartenait de droit. Je me suis doucement approché d'elle, et d'une main (de ma grande main de Satan), lui saisissant la taille ainsi (*il fait ce jeu sur une tabatière*), je lui appliquai l'autre en même tems sur la tête... comme cela. Alors je fis ce simple mouvement de rotation, et l'ame de Mlle Rosalie, cette petite ame, si ténue, si mignonne, s'échappa en poussant un petit cri aigu (*il fait crier sa tabatière*), et alla tomber, la tête la première, dans l'immense gouffre où est mon Parc-aux-Cerfs, à moi.

LILITH. C'est elle, sans doute, que j'ai rencontrée en venant; elle faisait des cabrioles qui m'ont beaucoup amusée.

SATAN. Sa frêle dépouille est en ce moment sur son lit parfumé, où elle a l'air de dormir du sommeil le plus paisible. Rends-toi auprès d'elle; passe dans ce corps enfantin... assez

grand pour te loger, et que Louis ne s'aperçoive de rien. Tu verras Esther, tu t'insinueras dans ses amitiés, et tu la conduiras doucement, innocemment, à faire le grand pas qu'il est nécessaire qu'elle fasse pour être définitivement à moi.

LILITH. C'est dit, maître. (*Musique.*) Mais qu'est-ce que c'est que cela?

SATAN. C'est Isaac, lui-même, le comte de Saint-Germain; laisse-nous.

(Lilith sort.)

SCÈNE II.

SATAN, ISAAC.

SATAN. Bonjour, comte de Saint-Germain.

ISAAC. Bonjour, l'abbé.

SATAN. Vous avez l'air inquiet.

ISAAC. Moi?

SATAN. Vous-même.

ISAAC. Oh! non. On vient de me dire qu'une jeune fille a été conduite ici, une jeune fille découverte ce matin...

SATAN. Dans les fouilles de la foire Saint-Laurent.

ISAAC. Vous le savez?

SATAN. Oui, c'est une nonne toute jeune, fraîche et vermeille. Une plaque d'airain trouvée dans son tombeau dit qu'en l'année 1216 elle a déjà été rappelée à la vie par un étranger qui, pour ce fait, a été brûlé vif.

ISAAC. Brûlé vif?

SATAN. Cela vous étonne?

ISAAC. Non, au contraire. Mais cela n'a pas eu lieu à Paris.

SATAN. C'est à Béziers. La jeune fille, mise dans un couvent, a été conduite à Paris, par ordre du roi d'alors.

ISAAC. Philippe-Auguste.

SATAN. Justement. Oh! vous savez l'histoire.

ISAAC. Mais... dit-on où elle est, cette nonne?

SATAN. Mais elle est... entre les mains de la police.

ISAAC, *à part.* La police! elle m'aurait joué ce mauvais tour, à moi, dont elle veut faire un de ses agens auprès du roi. Il faut que je voie cela. Oh! Dieu! après l'avoir en vain cherchée si long-tems! la perdre ainsi... (*A Satan.*) Pardon, si je vous laisse.

SCÈNE III.

SATAN, SARTINES, LA MARQUISE DE POMPADOUR.

SATAN, *seul.* Il est capable d'aller à pied pour aller plus vite. (*A part.*) Ah! la marquise de Pompadour.

Mme DE POMPADOUR. Bonjour, mon cher abbé. Voilà monsieur le lieutenant de police qui nous amène quelque chose de bien extraordinaire, une religieuse morte, à ce qu'on prétend, dans le treizième siècle; elle est là.

SATAN. Que dites-vous?

Mme DE POMPADOUR. Oui, avec le marquis de Néri et le coadjuteur de Strasbourg. Il paraît que cela n'est qu'une jonglerie de physiciens, une scène convenue. Le roi peut s'en amuser un moment; car, en vérité, il me désespère, et pour conjurer l'ennui qui commence à s'emparer de lui, je ne sais plus à quels saints me vouer.

SATAN. Monsieur le lieutenant de police et moi nous serons ces saints-là; n'en invoquez point d'autres. Voilà M. Lebel, le valet de chambre du roi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LEBEL, *puis* ESTHER, LE COADJUTEUR, NÉRI.

LE COADJUTEUR. Venez, venez, ma sœur.

Mme DE POMPADOUR. Elle est vraiment fort bien sous ce costume étrange; approchez, approchez, ma sœur.

ESTHER, *avançant.* Madame.

SARTINES. Sa voix est douce.

SATAN. Un peu sépulcrale.

NÉRI, *au coadjuteur.* Voilà une jeune fille qui peut-être va faire une fortune de tous les diables.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *à la cantonnade.* Vous me rendez un plus grand service que vous ne pensez; oui, je parlerai au roi; en attendant, promenez-vous dans les jardins. (*Descendant en scène.*) Pardon; le comte Jean Dubarry, que j'ai rencontré sur la route de Paris, vient de m'apprendre qu'on avait amené ici...

(*Apercevant Esther.*) Mais la voici, la voici, elle-même. (*Allant à elle.*) Esther!

TOUS, *bas et l'un à l'autre.* Il la connaît.

ESTHER. Ah! oui, c'est vous, c'est bien vous; je croyais vous avoir encore perdu.

NÉRI, *bas au coadjuteur.* Que dit-elle?

LE COADJUTEUR. Je ne comprends pas.

Mme DE POMPADOUR, *aux autres.* Cela est convenu entre eux, sans doute.

ISAAC, *la pressant dans ses bras.* Mon enfant! mon enfant! oui, c'est moi, moi qui t'aime, comme au tems fortuné de ta naissance et de la maternité de Noéma.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI.

TOUS. Le roi!

LE ROI. Eh bien? quel air singulier vous avez tous! est-ce que je suis importun? dites une parole, je me retire.

Mme DE POMPADOUR. Importun! vous, sire! Ah! quel mot est sorti de votre bouche!

LE ROI, *à la marquise.* Ma chère amie, vous oubliez toujours nos conventions; vous savez qu'au Parc-aux-Cerfs je ne suis plus le roi.

ISAAC, *à part.* Oh! si je pouvais m'éloigner, fuir avec elle.

LE ROI, *apercevant Esther.* Mais que vois-je? qu'est-ce que cela?

ISAAC, *troublé.* Sire, c'est...

LE ROI. Cette jeune personne est vraiment charmante.

ISAAC, *bas à Esther.* Voilà un des plus grand dangers que tu aies couru. Ne me nomme point ton père, le souvenir de Manassès peut seule te protéger ici.

LE ROI, *regardant Esther.* Je n'avais pas encore soupé avec une nonne, l'idée est plaisante. (*S'approchant d'Esther et lui prenant la main.*) Ma sœur, je vous vois ici avec plaisir. La règle de la maison n'est pas trop austère, et nous ne négligerons rien pour qu'elle vous paraisse agréable.

ESTHER. Seigneur.

NERI, *au coadjuteur, avec intention d'être entendu.* Que le roi a d'esprit! qu'il est galant et chevaleresque!

LE ROI. Allons ! allons ! loin de nous les soucis du trône et des affaires! que l'étiquette soit bannie, livrons-nous au plaisir et à la gaîté. (*A la marquise.*) Toi la seule reine, toi l'enchanteresse de ces lieux, allons, Jeannette, fais-nous d'abord servir le souper.

Mme DE POMPADOUR. Retirez-vous, Lebel, et que les portes soient closes.

ISAAC, *à Lebel.* Un moment. (*A lui-même.*) Oui, cela pourra faire diversion au péril... (*Bas au roi.*) Sire, il y a là dans les jardins un jeune gentilhomme de mes amis, dont je connais la famille depuis...

LE ROI, *riant.* Depuis deux ou trois mille ans, n'est-ce pas ?

ISAAC. Non ! mais depuis près de cinq siècles.

Mme DE POMPADOUR, *riant.* Ah ! ah ! ah ! cinq siècles.

SARTINES. Jongleur.

LE ROI, *riant encore.* Ah ! ah ! ah ! tu fais mon bonheur, je t'aime à la folie, comte de Saint-Germain. Eh bien, donc ! ton ami, quel est-il ?

ISAAC. Sire, c'est le comte Jean Dubarry.

LE ROI. Ah ! le plus mauvais sujet de France et de Navarre.

ISAAC. Il est accompagné de la plus jolie fille du vieux continent.

LE ROI. Plus jolie que cette... nonne ?

ISAAC. Cent fois.

LE ROI, *vivement.* Lebel, dis au comte Jean Dubarry qu'il entre ; je l'invite à souper avec moi.

Mme DE POMPADOUR, *à Sartines.* Jean Dubarry, ce mauvais sujet ?

SARTINES. Il s'amende.

LE ROI, *bas à Lebel.* Tu feras entrer aussi la demoiselle qui est avec lui.

(Lebel sort.)

Mme DE POMPADOUR, *au roi.* Sire, vous plaît-il que nous soyons servis à tables volantes ?

LE ROI, *avec enjouement.* Eh ! mais cela va sans dire, les tables volantes et le Parc-aux-Cerfs resteront comme les monumens de mon règne.

(Il lui remet son chapeau et sa canne, dont elle frappe trois petits coups sur le parquet ; une table monte toute servie et toute éclairée.)

NERI. C'est sans contredit une charmante invention.

LE ROI. Elle est due (*il regarde Satan*) au grand aumônier du Parc-aux-Cerfs.

(Musique.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN DUBARRY, JEANNE VAUBERNIER.

ISAAC, *bas au Roi.* Voici le comte Jean.

LE ROI. Approchez, Dubarry; soyez le bien-venu au Parc-aux-Cerfs.

JEAN. Sire, c'est un honneur insigne.

JEANNE, *achevant.* Dont il est bien digne, je vous en réponds.

LE ROI. En effet, elle n'est pas mal... Mais la nonne est plus piquante.

Mme DE POMPADOUR, *parlant de Jeanne.* Quel ton! quelles manières!

LE ROI, *à Dubarry, parlant de Jeanne.* Quelle est madame?

JEAN. Madame est...

JEANNE, *au Roi.* Ecoutez, je ne veux pas qu'on fasse de mensonge à mon occasion : je suis jolie femme, cela doit suffire : quand je serais comtesse, marquise, duchesse, à quoi bon tout ça? en vaudrais-je mieux?

Mme DE POMPADOUR. Ah ciel! où ce mauvais sujet a-t-il été nous déterrer cela?

JEANNE, *l'observant.* Voilà madame... (*au roi*) la marquise de Pompadour, n'est-ce pas? on dit qu'elle se nomme Jeanne Poisson tout bonnement.

NÉRI, *à lui-même.* Quelle insolence!..

Mme DE POMPADOUR, *outrée.* Qu'est-ce que cela veut dire?

JEAN, *bas à Jeanne.* Eh! que diable fais-tu?

JEANNE. Laissez donc! (*Au roi.*) Ce n'est pas comme marquise qu'elle vous a plu, pas vrai? vous avez trop d'esprit pour ça; eh bien! moi, je suis comme elle; et ce qu'il y a de curieux, c'est que j'ai la même patronne : Jeanne, Jeannette, Jeanneton, comme il vous plaira; Poisson est le nom de sa mère; moi, je n'ai également que le nom de la mienne, Vaubernier, c'est-à-dire qu'à l'une comme à l'autre père absent; ça ne l'a pourtant pas empêché de gouverner la France... et comme il faut, je m'en vante.

LE ROI, *à lui-même.* Elle est drôle.

Mme DE POMPADOUR, *bas à Sartines*. Il faut qu'en sortant d'ici, cela aille à la Salpêtrière.

LE ROI, *regardant Esther*. La nonne vaut cependant mieux. (*Haut.*) Mais, à table.

SATAN, *bas à Lilith*. C'est toujours Esther qui l'emporte.

JEAN, *bas à Jeanne*. Je crois que tu nous as fait de belles affaires.

(Musique.)

LE ROI, *se plaçant au milieu de la table*. A ma droite. (*Après un moment d'hésitation.*) Mon premier ministre. (*Il désigne la marquise.*) Ici, à ma gauche. (*A Esther.*) Vous, (*galamment*) c'est le côté du cœur. (*A Isaac, qui s'assied auprès d'Esther.*) Non, pas vous là, comte de Saint-Germain : c'est la place du cher abbé. (*Il lui indique celle après la marquise. A Jeanne.*) Vous, aimable étrangère, auprès de lui.

JEANNE. Auprès de lui? volontiers... On prétend que c'est lui qui a tenu Mathusalem sur les fonds de baptême... Il me contera de vieilles histoires.

JEAN. Non; reste auprès de moi.

LE ROI. Où veut se mettre ma gentille petite Rosalie?

SATAN. Auprès de moi, si Votre Majesté veut bien le permettre.

LE ROI. Soit. (*Aux autres.*) Vous, messieurs, à la suite.

NERI, *venant se mettre auprès de Jeanne*. Aimable étrangère, si vous voulez bien...

LE COADJUTEUR. Ne vous dérangez donc pas, je vous prie.

(Le comte Jean se place auprès de Lilith, et les autres à la suite des deux autres.)

LE ROI. Fort bien! et pour cet instant, figurons-nous qu'il n'y a rien dans l'univers au-delà de cette délicieuse enceinte.

SATAN. C'est la sagesse même qui parle par votre bouche : vous êtes un autre Salomon.

NERI. Ah! oui, un autre Salomon... pour la sagesse, s'entend.

LE ROI, *riant*. A merveille : l'abbé n'avait dit qu'une impertinence, vous en faites une sottise. C'est délicieux.

NERI. Votre Majesté est trop bonne.

(Le roi sert la marquise et Esther; les autres se servent entre eux.)

LE ROI. Eh bien! comte Jean Dubarry, vous serez donc toujours mauvais sujet?

JEAN. Moi! Sire.

JEANNE. Eh bien! ne va-t-il pas s'en défendre?

LE ROI. Elle a raison : ce n'est pas comme roi que je vous dis cela... c'est comme ami, et ce n'est même pas un reproche.

JEANNE. C'est un compliment bien plutôt; du moins, à sa place, je le prendrais pour tel.

JEAN. J'ai du malheur, moi : en vérité, on me calomnie.

SARTINES. Ah! comte, vous calomnier!

LE ROI, *riant*. Est-ce que cela est possible?

Mme DE POMPADOUR. D'abord, monsieur, on prétend que vous êtes écrasé de dettes.

JEAN. Ce n'est pas ma faute, cela... J'ai fait comme tout le monde : je me suis ruiné au service.

SATAN, *riant*. Ah! ah! ah! au service.

LE COADJUTEUR. Au service du beau sexe.

Mme DE POMPADOUR. Ah! bien, monsieur le coadjuteur.

NERI. Ah! très-bien.

JEANNE. Je sais un bon moyen pour le remettre sur l'eau, moi.

Mme DE POMPADOUR. Vraiment; et madame serait-elle assez bonne pour nous le dire?

JEANNE. Certainement : que le roi l'intéresse dans son commerce des blés et dans ses entreprises de famine.

LE ROI, *étonné*. Hein?

JEAN. On prétend que tout est dû au comte de Saint-Germain, le moyen et l'occasion.

ISAAC. Comment, vous croyez que je fais la famine à volonté, moi?

JEAN. Ma foi je le croirais, si je pouvais croire à quelque chose.

JEANNE. Le fait est que vous avez la réputation d'un sorcier, d'un être surnaturel.

TOUS, *s'efforçant de rire*. Ah! ah! ah!

JEAN. Bref, votre valet de chambre a raconté dernièrement au mien que vous faisiez toute votre dépense avec cinq sous qui se renouvelaient sans cesse dans votre poche.

ISAAC. Ah ! ah ! ah ! cela est plaisant.

JEAN. Enfin on assure que vous ne jouez jamais, par la seule raison que vous ne pourriez faire qu'un enjeu de cinq sous...

LE ROI. Eh ! mais en effet, comte, je ne vous ai jamais vu jouer.

Mme DE POMPADOUR. Il fera taire la médisance : nous jouerons après souper ; il sera mon partener et nous nous caverons de cent louis, (*à Isaac*) n'est-ce pas ?

ISAAC, *embarrassé*. Certes, madame la marquise...

SARTINES, *bas*. Ne craignez rien, j'y pourvoirai.

JEAN, *aux autres*. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je vous jure qu'il a fait une grimace de possédé en entendant la proposition.

NERI. D'honneur, il me l'a semblé.

LE COADJUTEUR. Je l'ai remarqué.

ISAAC. Cela prouverait au moins, messieurs, que je n'ai pas fait comme vous (*riant*), que je n'ai pas vendu mon ame au diable.

JEAN. Je vous réponds bien que je ne lui ai pas vendu la mienne.

NERI. Ni moi !

LILITH. Ces messieurs ont été généreux.

SATAN. Ils la lui ont donnée gratis.

TOUS LES AUTRES, *riant*. Ah ! ah ! ah !

LE ROI, *après un petit tems*. Buvons ! (*Versant à la marquise.*) Champagne à la glace. (*A Esther.*) Votre verre, ma sœur, je bois à vous et je chante ; faites tous chorus avec moi, c'est le cher abbé qui a composé la chanson, paroles et musique.

(Musique.)

AIR :

Léger souffle des zéphirs,
Sous ma voile vagabonde,
Je poursuis tous les plaisirs !
Après moi la fin du monde !

L'horizon est alarmant :
J'y vois poindre la tempête !
O Jupin, pour un moment
Détourne-la de ma tête !
Léger souffle, etc.

Que ces champs sont désolés!
Noirs autans, par quels ravages
Vous vous êtes signalés
Sur ces malheureux rivages!
Léger souffle, etc.

Ah! pourquoi s'inquiéter?
Le destin est le grand maître:
Qu'on m'apprenne à l'éviter,
Et non pas à le connaître!
Léger souffle, etc.

NERI. Ah! bravo! l'abbé.

JEAN. La chanson est charmante.

LE COADJUTEUR. Philosophique.

LA MARQUISE, *souriant.* Morale.

NERI. Et chantée avec un goût!...

JEANNE. Oh! chantée royalement.

LE ROI. Je crois que vous raillez.

SATAN, *bas à Lilith.* Procure donc à la nonne un moment de solitude.

(Lilith s'est rapprochée d'Esther, et lui parle bas.)

LE ROI. Eh bien! marquis de Néri, vous savez que vous êtes sur la liste pour la prochaine promotion dans les ordres.

NERI, *se levant et répondant au roi.* O Sire, ô mon maître!..... ma reconnaissance..... jamais chevalier n'aura tenu plus religieusement son serment.

LE ROI. Vous êtes prêt à faire vos preuves?

NERI. Mes preuves, Sire, elles sont aussi complètes, aussi éclatantes, que quelques preuves que ce soit.

JEAN. Pas aussi éclatantes que les miennes, s'il vous plaît, moi qui compte un aïeul brûlé en effigie sous les Albigeois; un autre, pendu de sa personne à Amboise; un autre...

NERI. Ah! je ne compte pas autant de pendus que cela dans ma famille, mais, toutefois, je suis en règle: ce n'est pas moi qui déshonorerai le collier.

LE ROI, *distrait par Lilith.* Que veut donc Mlle Rosalie?

SATAN *bas.* Elle veut faire voir à sa nouvelle amie le joli boudoir qui est ici près.

LE ROI, *de même.* Ah! bien, fort bien; (*Regardant Lilith.*) Elle a un esprit de diable, cette petite.

SATAN. Un esprit d'enfer.

ISAAC, *regardant Esther, avec inquiétude et se levant.* Elle sort...

LE ROI. Laissez, laissez!

(Esther et Lilith disparaissent.)

ISAAC, *alarmé.* Mais... je...

LE ROI, *le retenant.* Parlons des preuves que doit faire le marquis, et asseyez-vous donc, comte; vous êtes là comme une ame en peine.

SATAN, *riant.* C'est vrai.

ISAAC, *à part avant de se rasseoir.* Détournons le cours de ses mauvaises pensées.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORS LILITH ET ESTHER.

ISAAC, *qui a repris sa place.* Sire, le marquis n'a pas l'air embarrassé, mais c'est qu'il lui faut prouver seize quartiers purs et francs.

LE COADJUTEUR. C'est de rigueur.

LE ROI. Ah! sans cela, malgré toute ma bonne volonté, je serai inflexible.

NERI. Je ne crains rien, je suis franc comme l'osier, et ferme comme un roc; c'est que je remonte loin, moi... dans l'antiquité. Tel que vous me voyez, je ne vais pas moins qu'au prophète Baruch.

(On rit.)

LE ROI ET LES AUTRES. Au prophète Baruch.

NERI. Riez tant qu'il vous plaira, mais cela est ainsi; je me nomme Néri: il est de notoriété que le père du prophète Baruch se nommait Néri, c'est le chef de notre maison, la souche: nous portons une barbe de vair en champ de gueules.

LE ROI, *à Isaac.* Éclaircis-nous cette généalogie-là, toi, comte de Saint-Germain, qui nous en a déjà rectifié tant d'autres.

ISAAC. Rien ne m'est plus aisé, si monsieur le marquis promet de ne se pas fâcher.

LE ROI. Pourquoi se fâcherait-il? dis toujours.

ISAAC. Eh bien! la maison de monsieur est très-ancienne, comme il le prétend...

NERI. Nous étions Varvaux sous la Fronde, Barbeaux sous la Ligue, Barbara du tems des Albigeois.

ISAAC. Oh ! Barbara, c'est vrai.

NERI. Nous étions Barbatius à Rome sous les Triumvirs.

ISAAC. Non ; Barbatus sous l'empereur Claude.

NERI. Barbatius à Rome sous les Triumvirs.

ISAAC. Barbatus sous l'empereur Claude ; et voilà l'origine de votre barbe en champ de gueules.

NERI. Eh bien ! c'est déjà fort joli.

LE ROI. C'est fort beau.

NERI. Les Rohan ne vont pas jusque-là.

LE COADJUTEUR. Insolent.... Nous qui datons d'avant le déluge.

NERI. Barbatus, soit.

ISAAC. Mais Barbatus n'était qu'un sobriquet d'esclave. Cet homme venait de Judée, et son vrai nom était...

NERI. Son nom était?

ISAAC. Barabbas.

LE ROI, *comme tous les autres, partant d'un grand éclat de rire.* Barabbas ! ah ! ah ! ah !

JEANNE. Barabbas qui était si connu !..

LE COADJUTEUR. A la Passion...

JEAN. Si celui-là n'a pas été pendu, il s'en est fallu de bien peu.

LE ROI. Marquis, je vous conseille de ne pas prendre vos quartiers de si haut.

TOUS LES AUTRES, *hors Néri, riant.* Ah ! ah ! ah ! ah !

LE ROI, *se levant et jetant sa serviette sur la table.* Saint-Germain, je te fais grand généalogiste de France.

(Il sort.)

ISAAC, *se levant.* Il va la trouver.

(Tous les autres l'imitent ; la table disparaît sous le plancher.)

NERI, *s'approchant d'Isaac.* Vous venez de me faire une injure sanglante, comte de Saint-Germain, vous m'en rendrez raison.

ISAAC. Eh ! monsieur.

NERI. Vous me devez raison, et sur-le-champ vous allez venir ici près.

ISAAC. Demain, ce soir, quand vous voudrez, mais à présent....

SATAN. Cependant quand deux bons gentilshommes comme vous et le marquis ont une querelle, et tous deux leur épée au côté, il n'y a pas à différer.

JEAN. Cela est sans réplique, je serai votre second.

ISAAC. Mon second. Oh! maudite aventure!

SATAN, *à Néri.* Il a peur.

NERI, *à part.* Oui, pas de remise; quand on ne veut pas d'affaire, on n'en cherche pas.

Mme DE POMPADOUR. Quoi! messieurs, ici, dans un lieu...

JEANNE. Oui, un lieu respectable.

JEAN. Le Parc-aux-Cerfs.

NERI. Sortons.

TOUS LES AUTRES. Sortez. (*On entend crier dehors.*) Du secours! du secours!

ISAAC. Écoutez! écoutez!

ESTHER, *dans la coulisse.* Grâce! grâce! Du secours! du secours!

ISAAC. Elle crie! elle appelle!

NERI. Et que m'importe, je vous appelle aussi, moi.

ISAAC, *mettant l'épée à la main.* Je dois avant tout la défendre.

(Il se dirige vers le boudoir.)

SATAN, *se plaçant devant lui.* La défendre! contre qui? contre le roi?

Mme DE POMPADOUR, *allant se mettre près Satan.* Ciel! contre la personne sacrée du roi.

NERI, *et tous les autres lui barrent aussi le passage l'épée à la main.* Malheureux!

ESTHER, *dans la coulisse.* Au secours! au secours!

ISAAC, *se battant contre tous.* Vous ne m'arrêterez pas!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ESTHER, *poursuivie par le roi.*

ESTHER, *fuyant, un couteau à la main.* Non, non, plutôt mourir!

ISAAC. Oui, meurs! meurs! et conserve-toi pure.

(Esther se frappe, et tombe entre les bras de Satan.)

SATAN, *criant.* Vous, cessez ce combat inégal; cet homme ne peut tomber sous vos coups : c'est le Juif errant.

TOUS LES AUTRES. Le Juif errant.

ISAAC. Eh bien! oui, oui. (*On s'éloigne de lui. — A Satan.*) Mais toi, qui es-tu?

SATAN. Satan.

ISAAC. Ah! ma fille!

SATAN. Enfin, à moi, non par l'impureté, mais par le suicide.

ISAAC. Esther.

SATAN, *riant. Des flammes s'élèvent autour de lui, il s'enfonce sous le plancher avec Lilith et Esther.* Marche !marche! marche!

(Tableau.— Tout le monde est pénétré d'horreur; Le roi tombe à moitié évanoui entre les bras de Jeanne.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

Dans l'enfer. — A droite, est l'entrée des appartemens de Satan; au fond, le gouffre.

(*Pluck, Ariel, puis Lilith, chambellans, officiers, grands dignitaires, valets de chambre du Diable, troupe de gnomes et de démons; jeunes et vieilles sorcières.*)

(Bruit et éclats de rire prolongés.)

LILITH. Silence donc, voici le maître.

SCÈNE PREMIÈRE.

LILITH, SATAN.

SATAN, *en robe de chambre et en pantoufles.* Bravo! bravo!... c'est ainsi que j'aime à vous voir; je suis bon prince, que diable, et je marche avec le siècle. Qu'est-ce que je demande? qu'on m'obéisse en tout, qu'on fasse exactement son service, qu'on paie plus exactement encore ses contributions, et qu'on m'aime... si c'est possible.

TOUS. Vive Satan!

SATAN, *aux grands dignitaires qui s'avancent avec leurs portefeuilles sous le bras.* Plus tard! messieurs les ministres. Bonjour, Ariel! bonjour, mon brave camarade!... continue à propager la bonne harmonie dans mes états. (*Aux sorcières.*) Quant à vous, filles du Sabbat, reines de céans, cette nuit, pendant que j'étais sur terre, vous vous êtes encore furtivement réunies sur le sommet des Pyrénées; ces rassemblemens sont défendus. La première fois que pareil désordre se renouvellera, je vous ferai charger par l'hydre de Lerne ou submerger par la pompe à feu de Chaillot.

PLUCK. Ah ça, maître, quelles sont donc ces nouvelles curiosités? ce damné qui se démêle dans cette boîte à poudre?

SATAN. Louis XV dans son siècle.

PLUCK. Et cette immense chaudière d'où s'échappent des tourbillons de fumée?

SATAN. Celle où s'épure la grande œuvre, celle où je jette pêle-mêle et successivement toutes les sottises qui passent dans le monde depuis qu'il est monde?

PLUCK. Et qu'espères-tu en tirer?

SATAN. Un colosse d'erreurs et d'absurdités.

PLUCK. Son nom?

SATAN. Le 19e siècle.

LILITH, *annonçant*. Sa Majesté la Mort.

(Entre une femme belle et pâle; elle est vêtue de deuil et couronnée d'immortelles.)

SATAN. Ma femme! faites entrer. Comme te voilà belle, ce matin!

LA MORT. Je suis la mort des braves et des justes.

SATAN. Mais je ne t'aime pas ainsi, tu le sais, reine d'enfer; laisse donc là ton visage de parade et sois ce que tu es. (*A ces mots, la mort se tourne et n'est plus que l'horrible squelette armé de sa faux.*) Ah! coquette!

LILITH. Leurs altesses infernalissimes les Péchés capitaux!

SATAN. Nos enfans, des enfans charmans!

LILITH, *continuant d'annoncer*. Orgueil, Colère, Gourmandise, Paresse, Luxure!

SATAN. Bonjour, bonjour, mes filles! Mais comme te voilà affublée, toi, la Paresse en Renommée!

LA PARESSE. J'ai choisi l'état où il y a le moins à faire aujourd'hui.

SATAN. Fort bien; et qu'avez-vous à m'offrir, mes filles?

LA PARESSE. Rien.

SATAN. Ah! c'est juste, toi! la Renommée. (*A l'Orgueil.*) Et toi, l'Orgueil?

L'ORGUEIL. Cet écusson.

SATAN. C'est-à-dire rien non plus!

LA GOURMANDISE, *s'avançant*. A toi, mon père, cette coupe où se boivent les larmes et le sang des peuples...

SATAN. Ah! donne! donne!

LA COLÈRE. Voici l'aigle blanc de Pologne tué sous les murs de Varsovie.

SATAN. Qu'on le place près de l'aigle de France tué sous les murs de Paris par la Sainte-Alliance.

LILITH, *annonçant*. Luxure !

SATAN. Approche, ma bien-aimée, la prunelle de mes yeux, l'enfant de ma vieillesse, approche, belle Luxure ; un bouquet de fleurs d'oranger !

LA LUXURE. Cueilli en Espagne, par la main d'un jeune bachelier, sur le sein d'une vierge de Barcelone.

PLUCK, *à part*. Il paraît que c'est en Espagne comme ailleurs.

SATAN. Et ce crêpe qui l'entoure ?

LA LUXURE. Un morceau de la mantille noire que l'épousée écartait pour me sourire pendant la messe du mariage..

SATAN. Ah ! ah ! ah ! mariez-vous donc ! (*A la Luxure.*) Et où sont tes sœurs, l'Envie et l'Avarice ?

LA LUXURE. L'Envie parcourt en ce moment tous les états pour s'assurer si, malgré tes ordres, il n'y a pas quelque soupir éteint, quelque larme tarie !

SATAN. Et l'Avarice ?

LA LUXURE. L'Avarice est tellement occupée sur terre, qu'elle ne pourra de long-tems te présenter ses hommages.

SATAN. Passons-nous donc des absens : qu'on saute, qu'on rie, qu'on boive, qu'on aime, qu'on brûle et qu'on joue. Des flots de vin et de parfums ! la joie qui mord au cœur ! l'orgie qui pétille, gronde, éclate, embrase et dévore !...

LA LUXURE, *aux Péches capitaux.*

Honneur à Satan, notre père !
Alerte ! une ronde, mes sœurs,
Entonrons la Mort, notre mère,
Comme une guirlande de fleurs.
Alerte ! mes sœurs,
Que tout roule !
Que tout croule
Sous nos pas vainqueurs !
Vertu sévère,
Morale austère,
Comme l'épi de blé fauche,
Tombez, tombez sous le péché !

CHŒUR.

Vertu sévère, etc.

(*A la Gourmandise.*)

Et toi, pour prolonger l'orgie,
Pour ranimer les plaisirs,
Verse à pleins bords l'ambroisie,
Source d'ivresse et de désirs !
Alerte, mes sœurs !

(Un bruit sourd et lugubre se fait entendre).

SATAN, *se levant*. Qu'est-ce que cela ? le gouffre gémit ! les lumières pâlissent ! la flamme s'éteint ! Prodige ! prodige ! un vivant est parmi nous !

TOUS. Un vivant!

(Violent coup de tonnerre).

SCÈNE II.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *dans la coulisse*.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et facheux !

PLUCK, *à Satan, qui rit*. Quel est ce nouvel Orphée ?

SATAN. Ah! c'est un ami; qu'il entre. (*A Isaac.*) Toi qui nous arrives dans ce jour de fête... allons, la voix haute!... (*aux démons*) et nous, l'oreille tendue.

ISAAC.

2e COUPLET.

Il change de figure
Comme de vêtemens ;
Tantôt il est bien mûr,
Tantôt il est fringant !
Maigre z'ou gras pourtant,
Et toujours bien portant.

TOUS.

Maigre z'ou gras pourtant,
Et toujours bien portant.

ISAAC. Troisième couplet.

PLUCK. Il y en a ?

ISAAC. Vingt-quatre.

PLUCK. Rien que vingt-quatre?

TOUS. Ah ! c'est dommage !

ISAAC, *en musicien embulant*.

Je n'ai point de ressource :
Chaque jour, pour tout bien,
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen.
En tout lieu, en tout tems,
J'en ai toujours autant!

TOUS.

En tout lieu, etc.

ISAAC. La morale de la chose.

TOUS. Ah ! oui, la morale.

ISAAC.

Pour prix de mon blasphème,
L'ange a dit : « Mécréant,
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans !
Le dernier jugement
Finira ton tourment ! »

SATAN, *avec impatience*. Assez ! assez ! Juif errant.

(Changement).

TOUS. Le Juif errant !

ISAAC, *à part*. L'enfer même me connaît!

SATAN, *au Juif*. Qui t'amène ?

ISAAC. La fatalité.

SATAN. Qui t'a ouvert mon empire ?

ISAAC. Celui qui a fermé ma tombe.

SATAN. Et que viens-tu chercher ici ?

ISAAC. Quelque nouvelle douleur sans doute ; car depuis le jour qu'il s'est trouvé en Judée assez de bois pour tailler une croix à Jésus de Nazareth, et assez de place pour planter cette croix, depuis ce jour, pas un de mes mouvemens qui n'ait produit la souffrance, pas une de mes heures qui soit restée vide d'agonie, il en sera de celle-ci comme des autres.

SATAN. Erreur! Aux malédictions du Christ, Satan répond par ses bénédictions. Le Christ a dit : misère et opprobre... Satan dit : joie et félicité! au voyageur honni et méprisé, une hospitalité de prince, une hospitalité grande et splendide!

PLUCK. Sire, nous tombons dans la prodigalité.

ISAAC. L'ai-je bien entendu? l'hospitalité au Juif errant? Qui que tu sois, répète encore ce mot qui vibre pour la première fois à mon oreille ; ce mot, trésor de joie et d'espérance ; n'être plus proscrit, chassé, maudit! moi, comblé d'ivresse et de béatitude! Oh! mais non, il n'y a que Dieu qui puisse faire cela, et tu n'es pas Dieu, toi.

SATAN. Je suis plus que lui, puisqu'en toi je détruis son ouvrage. Isaac Ahasvérus, relève ton front courbé sous sa vengeance, brise le calice qu'il approchait de tes lèvres arides, secoue le fardeau de malheurs qu'il t'avait jeté sur les épaules ; une couronne sur ton front, à tes lèvres une coupe d'ambroisie, sur tes épaules un manteau de pourpre.

ISAAC. Un banc de pierre d'abord, un banc de pierre pour y asseoir mes fatigues d'autrefois.

SATAN, *à Pluck.* Encore une conquête sur le ciel.

PLUCK, *à Satan.* D'autant plus précieuse qu'elle ne coûtera à votre majesté que le feu et le logement.

ISAAC. Ah! toutes ces générations que j'ai traversées et qui m'ont jeté le mépris en chemin, que ne peuvent-elles maintenant défiler une à une devant moi, afin qu'à mon tour, calme et assis, je les maudisse comme elles m'ont maudit.

SATAN. Sois exaucé! debout, prends ce sceptre, je te fais pour une heure roi d'enfer.

ISAAC. Merci, ah! merci Satan; je pourrai donc broyer et pétrir sous ma colère ce monde qui si long-tems m'a heurté en passant. Roi d'enfer! oh! oui, donne-moi ton enfer dans la main, que je l'étouffe, où sous le pied, que je l'écrase.

SATAN. Regarde donc dans ce miroir magique où se réfléchit mon empire, et vois ce qui te reste à ajouter aux supplices inventés par moi.

ISAAC, *les yeux fixés sur le miroir.* Bien! très-bien, Satan! bravo! bravo! en voilà qui souffrent plus que je n'ai souffert. Fantômes de rois, maintenant sans pourpre et sans couronne, c'est un roi qui vous parle, la pourpre sur l'épaule et le diadème au front! Fantôme de peuples, c'est un maître inflexible qui étend vers vous son sceptre d'airain; c'est moi, moi le Juif errant! moi, que vous avez poursuivi, bafoué, persécuté de siècle en siècle! moi, que vous chassiez de vos villes et du seuil de vos maisons; moi, à qui vous jetiez la raillerie sur les places publiques et la boue dans les carrefours; moi le maudit, moi enfin! Une goutte d'eau pour y tremper vos lèvres desséchées, non! mais à moi une coupe qui déborde. (*A Lilith, qui lui verse à boire.*) Verse donc, que je boive à ceux qui brûlent et crient la soif. (*S'arrêtant au milieu d'un éclat de rire.*) Qu'ai-je vu? ma fille! (*Brisant le miroir.*) Ah! c'est horrible! (*A Satan.*) Reprends ta couronne, ton manteau de pourpre et ta puissance, rends-moi mon malheur, mais aussi rends-moi ma fille.

SATAN. Et qu'y gagnerai-je?

PLUCK. C'est juste! rien pour rien.

ISAAC. Mon ame pour la sienne.

SATAN. Et comment diantre veux-tu que je la prenne, ton ame, puisqu'elle t'est chevillée dans le corps jusqu'au jugement dernier? D'ailleurs, marché de dupe: tôt ou tard j'aurai gratis

ce que tu me proposes d'acheter aujourd'hui. J'attendrai.

PLUCK, *à part.* Bien calculé.

ISAAC. Satan, Satan, je suis à tes pieds, ne me repousse pas, écoute ma prière.

SATAN. Il n'y a donc pas que Dieu qu'on prie!

ISAAC. Tu te disais tout-à-l'heure plus puissant que lui, ce Dieu; eh bien! prouve-le en me rendant celle qu'il m'a ôtée.

PLUCK, *à part.* Sophisme!

SATAN, *à Isaac.* Allons, allons, relève-toi; je suis de belle humeur aujourd'hui et veux bien t'accorder la grâce que tu sollicites; mais à une condition.

ISAAC. Parle.

SATAN. C'est qu'elle tournera au profit de mes plaisirs.

PLUCK. De la bienfaisance en partie double; bravo!

ISAAC. Mais parle donc, Satan!

SATAN. Tiens, assieds-toi à cette table; jouons; si tu gagnes, je te donne l'ame de ta fille et celle de Manassès par-dessus le marché; si tu perds, je garde leurs deux ames et je m'inscris en droit pour la tienne au jugement dernier.

ISAAC. Soit.

(Ils se placent, et tout le monde les entoure).

SATAN. Commence.

ISAAC. Douze.

(Satan joue).

PLUCK. Douze aussi; ah! ah!

ISAAC, *jetant loin de lui les dés qui éclatent.* Plus de dés.

SATAN. Eh bien!

ISAAC, *mettant la main à sa poche.* Pair ou non.

SATAN. Pair.

ISAAC *ouvre la main.* Non.

SATAN. Ses cinq sous!... j'avais oublié!.. je suis volé.

ISAAC. A moi, Esther.

SATAN. Dette de jeu, dette sacrée, qu'on amène la juive!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ESTHER, *puis* L'ARCHANGE.

ISAAC. Esther!

L'ARCHANGE, *apparaissant tout-à-coup entre elle et lui.* Ni à Satan, ni à toi, désormais.

TOUS. L'archange Michel!

SATAN. Malédiction!

L'ARCHANGE. Respect à l'envoyé de celui qui a pour marchepied l'enfer, où tu règnes, Satan; pour trône, le globe; pour couronne le firmament, et pour sceptre la lumière. Ecoutez-moi, tous, écoute-moi, Isaac : Dieu rappelle à lui l'enfant qui a tant souffert pour toi, et qui par toi devait cesser de souffrir. Dieu, qui ne fait rien au hasard, a placé un grand mystère dans votre double destinée... mystère qui ne sera dévoilé qu'à la consommation des siècles; car alors tu reverras ta fille.

ISAAC. Je la reverrai! tu me le promets?

ESTHER. Espoir et courage, mon père!

L'ARCHANGE, *disparaissant avec Esther.* Isaac Ahasvérus : au jugement dernier!

ISAAC. Au jugement dernier. Oh!... regarde, Satan, ta proie t'échappe.

SATAN. Va-t'en, toi qui me voles mon trésor, et m'attires la visite du messager de mon ennemi; je proscris ton ame sortie de ton corps; qu'elle soit condamnée à errer autour de ta tombe, comme toi autour de l'univers; et que, fatiguée, elle ne puisse même venir frapper aux portes de l'enfer pour y trouver un asile : va-t'en!

TOUS. Va-t'en!

ISAAC. Repoussé tout à la fois par le ciel et par l'enfer!... ah!

SATAN. Oui, par l'enfer : marche Isaac, marche!

TOUS. Marche!

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté l'Archange, Esther et* ISAAC.

SATAN. Honte et humiliation!

TOUS. Vengeance!

SATAN. Oui, vengeance! amis, je vous promets un jour la conquête des cieux.

TOUS. Gloire et force à Satan!

CHŒUR NOUVEAU.

Donne le signal du carnage;
Nous suivons vaillamment tes pas;
Courage!
Courage!
Que rien ne résiste à la rage
De l'enfer courant aux combats!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

Epilogue.

A la fin du monde.

Un espace étroit, couvert d'épaisses ténèbres. — A gauche, la tombe du Christ; en face, le tronc d'un arbre qui brûle, embrasé par la foudre.

L'ARCHANGE MICHEL, *au milieu des nuages. Il tient d'une main l'épée flamboyante et de l'autre la trompette du jugement.*

L'ARCHANGE, *entrant précipitamment et traversant le théâtre.* C'est l'heure! c'est l'heure! Générations ensevelies, monde qui dors, levez-vous! C'est l'heure! c'est l'heure! c'est l'heure!...

(Le dernier descendant de Barabbas s'élançant en scène, et venant tomber au pied de l'arbre qui brûle.)

BARABBAS. L'éclair brille, le tonnerre gronde! Tout n'est qu'effroi et chaos! tout croule, tout est brisé, anéanti! Le monde agonise et râle la mort! Horreur et épouvante!

(Le Juif entrant du côté opposé.)

ISAAC. Espoir et bonheur! enfin je touche au terme fatal! enfin je n'entendrai plus la voix de l'ange me criant incessamment: « Marche! marche! » (*Coup de tonnerre.*) Oh! la belle chose que la fin du monde!

BARABBAS. Quelqu'un?

ISAAC. Un homme encore sur la terre!

BARABBAS, *courant à Isaac.*. Qui es-tu?

ISAAC. Le Juif errant.

BARABBAS. Arrière, toi, qui portes la malédiction du ciel! Ne m'approche pas, de peur que, dans ce grand jour de vengeance, Dieu ne m'enveloppe dans ton châtiment!... Ne m'approche pas, te dis-je.

ISAAC. Ta main. J'ai le droit de toucher la main du dernier descendant de Barabbas, comme j'ai jadis touché la sienne.

BARABBAS. Quoi! je serais...

ISAAC. Tu résumes en toi ta race, comme je représente la mienne tout entière; car nos deux noms sont inscrits dans la terrible histoire du Christ: Ahasvérus et Barabbas maudits...

(Trompette au loin.)

BARABBAS. Ce bruit: écoute...

ISAAC, *avec joie*. C'est la trompette sacrée appelant les ames au jugement.

BARABBAS. Horribles angoisses! (*Nouveaux coups de tonnerre.*) Les ténèbres s'étendent, la terre tremble et s'agite sous nos pieds!

ISAAC. Viens, ami, dans les bras l'un de l'autre, et qu'au moins les deux derniers hommes meurent en frères!

BARABBAS. Oui, en frères. Mais, qu'ai-je vu! Tiens, regarde, Isaac, là-bas dans l'obscurité: ce spectre lumineux qui s'avance vers nous.

(Apparaît Esther vêtue d'une robe d'azur, et tenant à la main une branche d'olivier.)

ISAAC, *s'élançant vers elle*. Ma fille!... je revois ma fille!... L'archange a tenu sa promesse.

ESTHER. Il en est une autre qui te fut faite, et que, messagère des cieux, je viens remplir: je viens te révéler enfin le mystère caché si long-tems sur notre destinée. Du crime naît la Souffrance qui expie, et de la Souffrance la Prière qui obtient grâce. Dieu m'a dit: « Fille d'Ahasvérus, revêts cette robe d'azur, prends à la main cette branche d'olivier, symbole de paix et d'alliance, et va au-devant du pauvre Juif errant, qui s'avance vers l'éternité. Tu le rencontreras le jour du jugement près de la tombe du Christ. »

ISAAC *et* BARABBAS. La tombe du Christ!

ESTHER. La voici. Celui qui, avant le redoutable arrêt qui se prépare, s'humiliera devant le saint sépulcre, et, le premier, en touchera la pierre avec confiance, celui-là verra la lumière face à face..... Adieu, mon père: je vais t'attendre aux portes du Paradis.

ISAAC. Ah! si je pouvais croire!

BARABBAS. Est-ce un rêve, une illusion? Non, là... à l'instant...

ISAAC. Doute horrible!

LA VOIX DE L'ARCHANGE. C'est l'heure! c'est l'heure!

BARABBAS, *s'élançant vers le tombeau.* Pitié, Seigneur!

ISAAC. Arrière! le premier qui touchera cette tombe verra la lumière face à face, a-t-elle dit : je serai le premier!

BARABBAS, *tirant un couteau de dessous ses vêtemens.* Place!

ISAAC, *levant sur lui son bâton.* Eh bien, donc...

(Ils se précipitent l'un sur l'autre, le bras levé; la foudre éclate, et tous deux tombent anéantis. Alors, sur le saint sépulcre, s'élève l'archange armé de toutes pièces.)

L'ARCHANGE. Les deux derniers hommes mourraient en s'égorgeant! mais à Dieu seul appartient de frapper en ce jour!... Dieu seul est fort et puissant!

(Un bruit terrible se fait entendre, la terre s'entr'ouvre, et Satan s'élance d'un gouffre de feu.)

SATAN. Tu mens, Michel.

L'ARCHANGE. A toi le mensonge, prince des ténèbres! à moi, messager de Jéhovah, la vérité.

SATAN. Satan croisera son sceptre contre le sceptre de Jéhovah! contre le glaive de Michel, Satan croisera son glaive!

L'ARCHANGE. Téméraire!

SATAN. Aux cohortes d'anges et de chérubins, enfans amollis aux délices du paradis, j'oppose une armée de géans et de démons, tous durcis au feu de l'enfer.

L'ARCHANGE. Eh bien! moi seul contre tous, et plus fort que tous!

SATAN. Ah! oui... tu te crois fort, parce que tu t'appuies sur la tombe de ton Christ! Je m'y coucherai vivant dans la tombe de ton Christ! j'en ferai un lit à ma taille, un lit de parade, ou, mieux encore, je la démolirai, et j'en prendrai les pierres pour paver mon enfer!

L'ARCHANGE. Blasphème et profanation! Satan, la mesure est enfin comblée; le Dieu des armées s'est levé, et marche contre toi... recule!

SATAN. Reculer! jamais.

L'ARCHANGE. Recule et tombe!

(Grand bruit de tonnerre.)

CHŒUR.

(Satan pousse un cri terrible, et roule précipité dans le gouffre, qui se referme sur lui. Une musique aérienne se fait entendre, l'obscurité se dissipe, et, les nuages s'écartant, laisse voir un escalier conduisant au ciel. Troupe d'anges et d'archanges. Au pied de l'escalier, d'un côté, est agenouillée Esther, sous la figure de la Prière; du côté opposé, est un vieillard, qui a dans une main une horloge et dans l'autre une faux, — c'est le Tems.)

L'ARCHANGE. Salut, Jérusalem nouvelle! que ton tabernacle s'ouvre, et que ta sainte montagne s'abaisse devant les enfans de la lumière!... Et toi, vieillard, qui marquais les heures du monde et tranchais ses destinées, brise ton horloge et ta faux. Désormais, assis sur les ruines de l'univers, tu ne prononceras plus de ta grande voix qu'un seul mot : « Eternité pour les élus! éternité pour les damnés! »

(Il fait quelques pas vers l'escalier.)

ESTHER, *se levant et allant à la rencontre de l'ange.* Ah! que la bonté de Dieu s'étende plus loin que sa colère!

L'ARCHANGE. Rassure-toi... enfant des cieux, douce et tendre Prière. Dieu, qui est la source de toute gloire et de toute vertu, accueillera dans son sein toute gloire et toute vertu.

(La musique est devenue plus grave et plus solennelle. Sur cette musique, on voit paraître plusieurs ombres qui s'avancent lentement vers les portes du ciel. Arrivées au pied de l'escalier, les deux premières ombres s'arrêtent et se dépouillent de leurs ombres.)

LA PRIÈRE. Marc-Aurèle et Franklin!

L'ARCHANGE. La justice et la liberté!

LA PRIÈRE. Entrez.

(Paraît Napoléon, qui se découvre vivement.)

L'ARCHANGE. Ah! la gloire!

LA PRIÈRE. Entre, entre.

(Napoléon, Marc-Aurèle et Franklin se groupent au fond, sur les marches de l'escalier; pendant ce tems, Isaac s'est avancé : il va pour poser le pied sur la première marche.)

L'ARCHANGE. Arrière!

ISAAC. Le paradis, ouvert à tous, est-il donc fermé aux Juifs?

L'ARCHANGE. Aux Juifs fermes et sincères dans leurs croyances, non; au blasphémateur, oui. Isaac Ahasvérus, sur ton front brille la croix de feu, marque de réprobation.

(Isaac, accablé, tombe à genoux.)

ESTHER, *à l'archange*. C'est à la prière de se faire entendre. (*Musique et changement d'Isaac.*) Regarde, ministre des vengeances célestes, la croix de feu a disparu !

L'ARCHANGE, *abaissant son épée et livrant passage*. Hosannah !

TOUS. Hosannah !

(Ce cri retentit et se prolonge ; le fond s'ouvre en même tems, et laisse voir les cieux dans toute leur splendeur. Chœurs d'anges et d'élus.)

CHŒUR.

Cieux, courbez-vous sous la victoire
Du Dieu de toute vérité,
Qui vient nous couvrir de sa gloire
Et de son immortalité.

FIN.

67 267

Digitized by Google